Illinois U Library

NUMERO 42 — 10 SEPTEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LES RESCAPÉS DU *NEVADA*

III

par

ÉDOUARD PEISSON

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

C'est une idée ingénieuse que de prendre pour sujet de roman un mécanisme social et d'en démonter les rouages, de les exposer au jour par les personnages qui en assurent généralement la marche. *Plaise à la Cour,* le récit de Marc Escholier (Librairie des Champs-Elysées), devrait donc nous séduire toujours davantage à partir de l'instant où nous comprenons que l'auteur n'a pas voulu raconter une affaire judiciaire mais bien plutôt inventorier les pièces de cette machinerie, souvent grinçante, toujours compliquée, qu'est la justice. Pourtant il faut bien avouer que nous restons presque toujours sur notre faim.

Dans un gros bourg campagnard un notable a été assassiné. Si le meurtrier est un homme de peu, rustre ayant déjà été condamné, l'instigateur est une personnalité politique de l'endroit. Le procès de l'assassin et de ses complices va donc dépasser en importance sociale le cadre d'une banale affaire d'assises. Belle occasion pour nous montrer les avocats, le parquet, les juges, tiraillés entre les impératifs de leur profession et les contraintes de la société !

Mais Marc Escholier, encore qu'il fasse toujours preuve d'une application louable, transcende rarement son sujet. Qu'il le connaisse bien, qu'il s'efforce de ne rien laisser dans l'ombre, c'est un fait ; l'exposé n'en reste pas moins froid et compassé presque toujours. Les intentions satiriques sont souvent évidentes mais ces flèches ne vibrent guère...

On n'a pas oublié l'art délicat et transparent avec lequel les *Mille et une Nuits* dévident le fil de leurs contes, chacun d'eux sortant du précédent comme ces poupées russes qu'on a beau défaire et qui en contiennent toujours une autre. Le divertissement que nous offre aujourd'hui Elian-J. Fimbert, en parfait connaisseur qu'il est du folklore oriental, procède de cette manière ; il s'en est approprié tout le charme un peu bonbon fondant.

D'une terrasse du Caire, une princesse a vu passer un bel étranger ; elle ne tarde pas à s'en éprendre et voudrait le rejoindre. Elle prend conseil auprès de son perroquet, un oiseau bavard mais plein de malice, qui ne voudrait pas la dissuader, loin de là. Mais pour illustrer son propos il trouve toujours une histoire à conter, faisant ainsi passer la nuit et empêchant la princesse de se précipiter dans le péché. Lorsque l'aube vient il est trop tard pour que l'amoureuse rejoigne son inconnu ; la nuit suivante, la même comédie se répétera.

Ce ne sera pas mille et une fois, car le prince qui avait confié sa femme à la garde de l'oiseau reviendra assez rapidement ; et la princesse aura toujours raté l'occasion d'être infidèle. Mais avec *Le Perroquet fabuleux,* Elian-J. Fimbert aura réussi à nouer les rubans d'une charmante histoire poétique aux tendres couleurs des miniatures orientales.

Cherchant parmi les livres de son fils un signe qui lui permette de comprendre la raison du malentendu qui les a toujours séparés, Jean Tesseydre tombe sur cette phrase soulignée violemment : « Et cet homme avait un pouvoir étrange : tout ce qu'il touchait se changeait en cendre. » Le père comprend alors : son fils est allé mourir au loin parce qu'il ne pouvait supporter plus longtemps de vivre sous la dépendance d'un être dont les mains éteignaient toute flamme au lieu de s'y réchauffer ; Jean Tesseydre appartient à cette race d'hommes d'un égoïsme forcené en qui n'existe jamais aucun véritable élan d'amour ou de sympathie pour autrui ; ils changent, effectivement, en cendre tout ce qu'ils touchent.

Tel est le thème autour duquel Marc Bernard a organisé son dernier roman : *La Cendre* (Gallimard, éditeur). Et c'est sans doute parce qu'il est d'une simplicité et d'une vérité souvent déchirantes que ce livre touche, émeut avec une telle intensité.

Ses études de médecine à peine terminées à Montpellier, Jean Tesseydre se lie avec une jeune couturière qui, bientôt, lui donne un fils : Gilbert. Louise est un être d'une délicatesse infinie qui se satisfait de vivre à l'écart, trop heureuse déjà que son amour paraisse être partagé. Tesseydre, cependant, ne songe jamais à régulariser sa situation bien qu'il ait reconnu son enfant. Peut-on dire qu'il a un but dans la vie et que la présence de Louise lui donne l'impression qu'il ne pourra l'atteindre à cause d'elle ? Même pas. Tesseydre ne songe qu'à lui et c'est sans le moindre remords qu'il abandonne sa jeune maîtresse lorsqu'il croit qu'il va être enfin forcé de l'épouser. Louise en meurt ; le fils est confié à sa grand-mère paternelle cependant que Tesseydre ne tarde pas à se marier avec une laborantine qui, par sa situation de famille, lui apportera, croit-il, la sécurité dont il a besoin.

Mais la grand-mère meurt, et Gilbert est bien obligé de venir vivre au foyer de son père. C'est un enfant taciturne et maussade à qui sa belle-mère ne donnera jamais l'occasion de s'épanouir. Dans la maison des Tesseydre tout est sévère et sec : le père, absorbé par des travaux sans grandeur encore qu'il soit un homme de laboratoire non dépourvu de talent, ne marque que de loin en loin de l'intérêt à son fils ; quant à la belle-mère, elle se montre franchement odieuse envers lui. Les années de collège ne sont même pas pour Gilbert une période heureuse, sauf dans les rares moments où il peut s'abandonner à une véritable amitié masculine. C'est avec son unique camarade Berthier qu'il s'enfuira de Montpellier lorsque, devenu jeune homme, il découvrira par hasard le secret de sa naissance qu'on lui avait toujours caché... Sur le foyer des Tesseydre un peu de cendre viendra s'accumuler encore...

On le sent, Marc Bernard ayant choisi d'écrire un roman « objectif » n'a pas voulu imaginer des destins hors série. Il s'explique d'ailleurs là-dessus avec une sincérité et une bonne foi qui sont parmi les plus sympathiques qualités de cet écrivain.

« Il arrive toujours un moment sans doute, dit-il, où un écrivain qui a puisé surtout dans ses souvenirs a envie d'écrire un roman entièrement objectif à l'aide de personnages et de situations inventés. C'est ce qui est arrivé pour *La Cendre,* que je tiens pour l'objet d'un pari avec moi-même et que je donne pour tel. Ainsi certains peintres s'amusent parfois à peindre un tableau trompe-l'œil. Alors que dans mes autres livres je craignais de n'être jamais assez présent, je me suis fait une règle ici de demeurer impersonnel, m'arrêtant net

(Lire la suite page 3 couverture.)

Les rescapés du NEVADA

LUCCHESI n'avait pas regardé autour de lui. Il avait accepté du thé, mangé un biscuit, bu du cognac sans voir la main qui lui avait tendu le quart, le biscuit et la bouteille. Il aurait été jusque-là incapable de dire le nom d'un seul des hommes qui se trouvaient dans la baleinière.

Comme tous il avait été tiré de son cauchemar par le passage de Hamm et l'arrivée brutale du paquet de mer. Mais son réveil avait été complet, total ; son esprit accablé avait été dégagé.

Où qu'il portât le regard, même lorsqu'il tenait les paupières baissées, il n'avait pas cessé de voir l'explosion qui avait mutilé le chef mécanicien et les flammes qui avaient tordu le corps du docteur du bord. Il était assourdi par les détonations. Il gardait l'odeur du navire qui grille. Et voici que tout à coup sa vue, son ouïe, son odorat étaient libérés.

Grâce à la faible lumière du fanal, lumière qui serpentait, se glissait entre les corps, les moulait, il voyait des hommes autour de lui. Il porta la main sur une tête qui appuyait contre son flanc. Il caressa des doigts le crâne et le visage, comme pour reconnaître.

— Qui es-tu ?

— Je suis François Léon.

— Tu as pu te sauver ? Comment as-tu fait ? Qui sont les autres ?

Il entendait les lames autour de l'embarcation. Il sentait l'odeur de l'océan. Tout à coup aussi il avait froid. Tout à coup il éprouvait le besoin de se rapprocher de ses camarades, de se serrer contre d'autres corps.

— Tu t'es donc sauvé encore une fois ? reprit-il sans attendre de réponse aux questions posées. Tu vois bien que tu n'y es pas resté.

— Sauvé. Qui t'assure que nous serons sauvés ?

Deux ans plus tôt, entre la Sardaigne et l'Italie, son navire ayant disparu, Léon avait été repêché par un torpilleur. L'été suivant, tout un convoi coulé devant Bizerte, le radeau sur lequel Léon s'était hissé, s'était échoué à l'aube suivante sur une plage.

A bord du « Nevada », le soutier avait l'habitude de dire à ses camarades : « Le prochain coup, j'y resterai. »

— Pas deux fois sans trois. Tu es notre mascotte. Qui sont les autres ?

— Il y a Ravel. Il est là contre moi. Il allume une cigarette.

— Oui. Je le reconnais. Puis ?

— Il y a Verdier, Pagnon, Favre...

— Favre ? Lequel ?

— Henri.

— Et son frère ?

— Son frère ? Je ne sais pas. Pourquoi parles-tu de son frère ? Je te dis ceux qui sont là.

Lucchesi ne répondit pas. De nouveau des flammes avaient jailli devant ses yeux.

— Et celui-là ? dit-il, le calme revenu, touchant du doigt le ciré contre lequel par moments son épaule droite cognait.

— C'est Creach, du pont. Tu le connais ? Le matelot qui a embarqué à Brest. L'homme à son côté c'est le second maître Michel. De l'autre côté il y a le restaurateur et l'Espagnol.

— Pas d'officiers de chez nous ? Pas d'officiers ?

— De chez nous, d'en bas, non. Mais il y a le commandant.

— Talan ?

— Et qui voudrais-tu que ce soit ? Il est à l'arrière. C'est lui qui tient la barre.

— Talan. Il s'en est tiré ? Comment a-t-il fait ? Je l'ai vu lorsque le banc de quart s'est abattu. Je l'ai vu.

— Où étais-tu ?

L'avait-il vu ou avait-il cru le voir ? Le navire flambait déjà, mais non entièrement. Des flammes faisaient voler en éclats la claire-voie de la machine, sauter des portes, jaillissaient encerclées par les hublots des cabines, couraient le long des lattes du pont comme des feux follets.

— Je l'ai vu, répéta-t-il, tomber comme une masse, avec le banc de quart. Il a roulé. Il a disparu. Il y avait des flammes autour de lui. J'ai cru qu'il allait être brûlé comme le toubib. Peut-être est-il tombé à la mer. On l'a repêché ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être que je me suis trompé. Peut-être que celui que j'ai vu était le lieutenant, le gros. Tu sais ?

— Hamm ? Mais il est à bord aussi, à l'arrière, avec Talan et Camille, le garçon de carré.

— Ah ! fit Lucchesi. On ne sait plus ce qu'on a vu et ce qu'on n'a pas vu. Et c'est tout ? Il n'y en a pas d'autres de sauvés ?

— Il y a Antomarchi.

ANTOMARCHI ne savait pas encore que le « Nevada » avait été coulé.

L'année précédente, en Méditerranée (Un jour ? Une nuit ? Qu'importe ? Il fait toujours nuit dans les fonds d'un navire), tandis qu'il garnissait sa chaudière, Antomarchi s'était mis à penser à l'irruption brutale d'une torpille dans la machine, plus précisément dans le compartiment de la chaufferie. Les sous-marins attaquaient beaucoup, et c'était souvent à la chambre du moteur que les navires étaient atteints.

Antomarchi ne lisait pas les journaux — d'ailleurs les journaux ne publiaient de telles nouvelles qu'atténuées dans les détails et avec beaucoup de retard — mais il écoutait ses camarades, à terre et à bord, qui parlaient des navires brutalement éventrés et donnaient des détails : l'explosion, l'entrée de l'eau, les hommes écartelés et écrasés.

Antomarchi, lui qui toujours sans souci et sans crainte était descendu prendre son service, s'était donc mis à penser à l'irruption brutale d'une torpille dans la chaufferie.

Il cassait le charbon que le soutier déversait à ses pieds, l'étalait, faisait glisser dessous le fer de la pelle et il regardait du côté de la coque derrière laquelle il y a l'eau.

« Grouille-toi ! » lui criait-on. Pourquoi aller plus vite ? Il avait la gorge serrée. Il ne pouvait pas répondre et sursautait au moindre bruit.

Il jetait le charbon dans le foyer, saisissait le ringard et le laissait retomber. On ne sait pas si dans le même moment le sous-marin n'a pas lancé sa torpille. Ici c'est le calme. On ouvre la porte du foyer, on enfonce le ringard, on le retire, on donne de l'air, la braise étincelle. A l'instant, entre deux eaux, dirigée droit sur vous, la torpille fait son chemin.

Il était remonté du quart. Il avait fait sa toilette. Il respirait. Ici (dans le poste voulait-il dire, ou encore dans cette partie du pont où se réunissaient les hommes de la machine) il n'y avait plus de danger. C'était en bas que la torpille frappait, et Antomarchi jouissait de huit heures de repos pour dormir, manger, rêver, avant de retourner en bas.

Il était redescendu en tremblant, le corps moite déjà avant de se trouver devant sa chaudière. Et là, pendant quatre heures, il lui avait été impossible de penser à autre chose qu'à la torpille.

Cela avait duré pendant plusieurs semaines tandis que le steamer, transport de troupes et de munitions, atteignait Salonique et en repartait, touchait Toulon et en appareillait, faisait escale à Bizerte, à Tarente, au Pirée, mouillait à Milo.

Antomarchi ne parlait plus et maigrissait. Son épouse croyait qu'il avait fait quelque part la connaissance d'une femme et dépérissait d'amour.

Le soutier souffrait mais il tenait bon ; il subissait sans se plaindre le supplice de quatre heures de quart après huit heures de repos.

Cependant un après-midi, tandis que le « Nevada » naviguait en convoi à l'ouest de la Sicile, Antomarchi n'avait plus été maître de lui. Il avait déposé la pelle, quitté la machine, traversé le navire et, après s'être revêtu du gilet de sauvetage, était monté sur la passerelle.

On sait ce qui avait suivi.

A Salonique, le chauffeur avait repris sa place à bord. « Ça m'a passé, disait-il à ses camarades. Il y avait quatre mois que ça me tenait, et maintenant c'est fini. »

On se moquait de lui. « C'est Talan qui t'a fichu la trouille. Quand tu as vu sang... tu t'es jeté à la mer. »

— Tu dis qu'Antomarchi est à bord ? reprit après un moment de silence Lucchesi, qui pensait à cette folie soudaine de son camarade dont souvent lui-même avait ri. « Il t'a fait peur et tu as enjambé la lisse. » Tu dis qu'il est dans la baleinière et Talan y est aussi...

Il eut une espèce de rire. Sa poitrine se souleva. Sa gorge gargouilla. François Léon crut qu'il allait pleurer ou crier.

— Comment est-il arrivé ici ?

— Tout nu. Le poil brûlé. On l'a cru mort. On dirait qu'il a perdu la tête.

Après son aventure Antomarchi avait été tranquille pendant quelques semaines. Puis de nouveau, une nuit, un jour, devant la porte de son foyer refermé, il avait laissé glisser la pelle des mains et regardé la coque qui pouvait être brutalement crevée et par laquelle l'eau...

Cependant ses affres n'avaient pas été tout à fait semblables à celles éprouvées la première fois. Plus que l'éventrement du navire il s'était mis à se redouter lui-même.

Il se guettait. Il écoutait ce qui se passait en lui. Il attendait le moment où il ne serait plus maître de lui et où, les fonds abandonnés, il se présenterait devant Talan.

Ses camarades se moquaient sans se douter que dans l'esprit du chauffeur une étrange confusion s'était produite. L'image de Talan, de cette masse de chair, avec les petits yeux couleur de boue, avec cette main molle aperçue avant qu'elle plongeât dans la poche, s'était mêlée étroitement aux images de cauchemar que l'angoisse lui présentait.

Antomarchi en était là lorsque le « Nevada » avait appareillé pour la mer Blanche.

Il s'était mis — chose extraordinaire pour un homme de la machine — à regarder le ciel et l'eau, à chercher dans le ciel et l'eau des signes de l'avance du steamer vers le nord. Il croyait (on l'avait dit et répété cent fois, à terre et à bord) qu'au delà d'un certain degré de latitude aucun sous-marin ne naviguait.

Et il était arrivé brusquement, pendant un quart en bas encore, qu'Antomarchi s'était trouvé purgé de son angoisse. Il s'était mis à parler et à chanter. « C'est fini, fini ! » s'était-il mis à crier. « Quoi donc ? Est-ce que de nouveau du deviendrais... ? »

Il s'était tu, avait baissé la tête et s'était contenté de savourer en lui-même, comme un ivrogne solitaire, la joie d'être délivré... jusqu'à la nuit, la nuit précédente.

Assis un instant sur un tas de charbon il allumait une cigarette. Il était bien. Il avait retrouvé la paix intérieure. Il ne pensait pas, se contentant d'être effleuré par des souvenirs et de se sentir accordé physiquement au navire vivant, lorsqu'avait sonné le chadburn et éclaté peu après le premier coup de canon.

Il s'était enfui... et il s'était perdu. Il avait gravi et descendu des échelles de fer, toujours les mêmes, avait parcouru plusieurs fois dans les deux sens des coursives qu'il ne reconnaissait plus. Il était fou. Il s'était cru emprisonné derrière les grilles et les cloisons blindées, et il avait été surpris, se trouvant encore en bas, par l'explosion de la torpille.

Enfin il avait atteint le pont, mais juste à l'endroit et au moment que la cale III sautait. Il était sorti des flammes nu comme le jour de sa naissance.

ANTOMARCHI avait été réveillé lui aussi par le tangage brutal qui avait marqué l'instant de la mort de Talan. Il y avait près de vingt heures qu'il était revenu à lui et il n'avait pas compris ce qui s'était passé depuis le moment que, devant sa chaudière, il avait entendu la sonnerie du chadburn.

Dans le sommeil il avait gémi, non pas tellement parce que torturé par le froid, mais parce qu'il cherchait encore une ouverture dans les cloisons et les grilles qui l'avaient un trop long moment retenu prisonnier.

Massé par Camille, il avait ouvert les yeux sur un spectacle qui avait fait chavirer son esprit.

Il ne connaissait pas Camille. Mais Hamm ? Mais Talan ? Les deux hommes qu'il avait eus devant lui avant de sauter à la mer, quelques mois plus tôt.

Il n'avait pas vu le lieutenant dans son ensemble. Il n'avait pas vu l'homme tiré du sommeil par la sonnerie du chadburn, qui avait tout abandonné de ce qu'il aimait dans la vie, qui s'était penché sur Siccardi, dont le visage était arraché, qui, projeté sur le pont par une explosion, avait tâté des mains des corps mutilés, qui s'était sauvé du « Nevada » comme il avait pu, qui avait tiré sur un aviron, qui avait aidé à mettre en place le gouvernail, découvert avec joie Talan, soigné celui-ci.

Il n'avait pas vu un homme échevelé, les vêtements en désordre, dominant la douleur qui le torturait, s'efforçant de donner de la sûreté à ses gestes, dont le visage reflétait l'angoisse de l'âme.

Il avait vu les yeux emplis du même étonnement qui l'avaient regardé lorsqu'il s'était présenté sur la passerelle du « Nevada » en murmurant : « J'ai peur. »

Encore il n'avait vu de Talan que la main molle posée sur la barre, cette main qui, dans le passé, ce même jour, à l'instant où l'an-

goisse allait le faire se jeter à la mer, avait plongé dans une poche et en avait retiré une pipe.

Il n'avait pas fallu plus que ces yeux, cette main... et la terrible aventure pour égarer Antomarchi.

Dans la baleinière il avait retrouvé des camarades et ne leur avait pas demandé la raison de leur présence là et de sa propre présence. Il avait accepté du linge de Michel, des sabots et des chaussons tirés du sac d'un soutier, s'était enveloppé dans la couverture que Hamm avait jetée sur ses épaules et il ne s'était pas étonné d'être nu et qu'il fallût le vêtir.

Peut-être était-ce l'explosion qui l'avait jeté dans la baleinière. A moins qu'il ne fût tombé à la mer, et il aurait été repêché par un homme disparu après. Mais il l'ignorait et il ne savait pas encore — ne s'étant pas posé de questions, n'en ayant pas posé autour de lui — que le « Nevada » avait coulé.

Mois voici que, se réveillant un peu avant la pointe de l'aube de cette seconde journée, regardant les hommes à ses côtés — et il reconnaissait, à sa droite, François Léon, le soutier qui le servait en charbon, chuchotant à l'oreille d'un naufragé dont le visage demeurait dans l'ombre, à sa gauche, Ravel, un soutier aussi, apercevant d'autres hommes de la machine, des silhouettes en arrière de lui et, à l'avant, Michel et Creach, sur les crânes desquels se devinait une pâle blancheur et dont les visages étaient sertis par la lumière du fanal — il commençait à s'inquiéter de se trouver en une telle compagnie dans le fond d'une embarcation.

« Que s'est-il passé ? » Et comme il s'interrogeait, dans son esprit s'établissait le partage entre les événements de la nuit précédente et ceux d'un an et demi plus tôt, entre les deux réalités de l'angoisse et du torpillage.

Il se mit à écouter Michel et, l'écoutant, il le regardait curieusement. Que s'était-il donc passé, se répétait-il, pour que Michel fût à la fois si semblable à lui-même et si différent de ce qu'il était habituellement ?

IL n'avait pas fallu plus de quelques secondes pour que l'aspect physique de Michel changeât. La transformation avait été d'abord provoquée par quelque chose du dedans, et cette transformation tous les hommes du steamer l'avaient subie.

Il avait été bouleversé lorsque dans l'obscurité, à deux, trois encablures, il avait aperçu un feu. Il était dans la paix, et il n'avait plus été dans la paix. Il avait, croyait-il, un long avenir meublé à sa fantaisie devant lui, et il ne l'avait plus eu.

Son cœur n'avait plus battu à une cadence normale, ses poumons avaient été envahis par le sang. Il n'avait plus été tout à fait maître de ses gestes. Et cela s'était inscrit sur son visage. La peau s'était tendue sur les os, la bouche s'était resserrée, les yeux avaient été moins mobiles.

L'anxiété était devenue de l'angoisse. Puis Michel avait été affolé lorsque, sous la forme d'une explosion, puis du feu, puis de la mer, il avait senti la mort à ses trousses. Ensuite était venue la souffrance physique.

Maintenant, ramassé sur lui-même — et il a bu beaucoup de mauvais cognac — à la pointe de la baleinière, amaigri, pâli, jauni, tremblant un peu, l'œil hagard, sa femme elle-même ne le reconnaîtrait pas du premier coup.

Lorsqu'il s'était efforcé et avait réussi à mettre en place le gouvernail et lorsqu'il avait pris ce gouvernail en main, il était en pleine lutte pour sauver sa vie menacée, se disait-il dans le moment. Le steamer et l'équipage n'existaient plus ; chacun pour soi.

Puis, couverture ôtée, pan de manteau soulevé, cravate déroulée, était apparu le visage de Talan. « Comment est-il arrivé là, celui-là ? » Et il n'avait pas fallu longtemps pour que cette embarcation perdue devînt une sorte de navire. Il n'avait pas fallu plus de quelques mots, et Michel avait pris à l'avant la place qui était celle d'un second maître.

Il n'avait pas l'habitude de boire et il ne s'était pas aperçu, parce qu'il était ébranlé, parce qu'il était torturé par le froid, qu'il buvait beaucoup. Maintenant il était à demi ivre et, comme les hommes sous l'influence de l'alcool, il tournait autour d'une idée fixe. Il ne pouvait pas s'en défaire. Il était englué par elle.

Il se mit à interroger de nouveau Creach.

— Lorsque tu es sorti du poste, tu n'as pas levé la tête vers la passerelle ? Tu n'as pas aperçu un feu des signaux, une lampe allumée ? Tu sais bien, celle qui était placée au-dessus de la timonerie... Qui s'allumait et s'éteignait ?

La voix du second maître n'atteignait pas que Creach et Gabriel, mais Antomarchi, mais Lucchesi, mais tous ces mécaniciens depuis un long moment déjà éveillés, et cette voix d'un homme sous l'effet de l'alcool, d'un homme surtout torturé par la souffrance et angoissé, dont l'existence était en danger, possédait un accent pathétique.

Attirés plus par elle que par la flamme du fanal, tous, à l'exception de Desjardins, s'étaient tournés vers Michel, qui distinguait dans la blafarde lumière des yeux fiévreux fixés sur lui et qui se mit à parler pour ces nouveaux auditeurs.

Il reprit son récit. Voici comment l'affaire avait commencé : avec le lieutenant Siccardi il veillait et un feu était apparu en mer, au ras de l'eau, un feu électrique...

CHAPITRE X

C'AVAIT été presque inconsciemment, avec des gestes d'automate, que Hamm avait assis sur le banc le corps de Talan, l'avait accoté au court pavois, l'avait coincé avec la toile, l'avait appuyé à la barre — et cette barre cependant pouvait être manœuvrée par un autre homme — et qu'il avait pris place lui-même sur le banc.

Il s'était refusé pour ainsi dire à accepter la mort de Talan, car cette mort remettait tout en question, car, cette mort survenue, Hamm allait de nouveau se trouver seul en face des hommes.

Il était resté ainsi un long moment immobile et sans pensée et il semblait que cet homme à l'esprit positif attendît un miracle. Il semblait que cet homme crût que les gestes qu'il avait faits allaient rendre la vie au commandant. Peut-être même Hamm guettait-il un signe ; un soupir s'échappant de la bouche du cadavre ; un cri : cognac ; un soubresaut du corps ; même des coups que lui aurait portés le mort dans les côtes, comme quelques minutes plus tôt. « Dormiez ! Hamm, dormiez ! »

Cependant, bientôt, Hamm se dit : « Maintenant je suis seul, seul avec ce cadavre. Mais il fait nuit. Les hommes ne vont pas s'apercevoir tout de suite que Talan est mort. J'ai devant moi quelques heures de répit. Combien jusqu'à l'aube ? Deux, trois. Combien jusqu'au jour ? Trois, quatre. »

Il emboucha la bouteille de cognac et lorsqu'il la reposa sur le fond, entre ses jambes, l'alcool avait diminué d'un bon doigt.

Il regardait ce qu'il pouvait apercevoir de l'embarcation devant lui : le triangle faiblement éclairé du foc et quelques silhouettes d'hommes. Et il entendit un murmure de voix, mais le vent venait de l'arrière et il ne pouvait comprendre.

Qui parlait ? Il devina que c'était Michel. Le second maître avait bu. Peu avant il n'avait pas obéi sans répondre à l'ordre reçu. Que disait Michel ? S'était-il aperçu de quelque chose ?

La fantaisie du destin qui l'avait placé à la tête des naufragés étonnait Hamm. « Si quelqu'un n'était pas fait pour cela c'était bien moi. Moi, j'aurais dû disparaître. Tandis que Martin, tandis que Siccardi... Eux, ils auraient su imposer leur volonté. Pourvu que cela finisse. »

LE malheureux Desjardins lui-même, enveloppé étroitement dans une couverture et qui pas une fois n'avait regardé la mer, avait dû s'apercevoir que le temps changeait. Le vent et les lames avaient molli ; l'accalmie n'aurait pu être que passagère.

Il y avait pour Hamm, assis à l'arrière de l'embarcation, d'autres signes d'une évolution profonde du temps.

D'abord en lui. Ses souffrances n'augmentaient plus. Les douleurs que le froid causait n'étaient plus intolérables, ne l'écœuraient plus au point que par moments il lui avait fallu toute sa volonté pour ne pas gémir. Ce n'était pas par exemple qu'il pût mieux se servir de ses mains, les plier davantage, mais il lui arrivait de les oublier, de saisir un objet sans redouter la douleur.

Cela était caractéristique de la température de l'air, était un élément d'appréciation. Et à cause de cela, plusieurs fois, il avait regardé le ciel, où il avait distingué d'autres signes.

Dans la première partie de la nuit il avait aperçu des étoiles, cinq, six, jamais plus à la fois et jamais les mêmes. Les grands nuages qui s'interposaient les masquaient et les démasquaient. On aurait pu croire qu'un diable, pour le plus grand tourment de Hamm, s'amusait à les allumer et à les souffler.

Il avait donné leur nom à des astres relevés successivement dans toutes les parties du ciel. Plusieurs fois même il avait nettement relevé la Polaire à quelques degrés du Zénith.

Au delà des nuages l'atmosphère pure peu à peu s'était chargée d'une sorte d'ouatine, et plus tard l'éclat des soleils et des planètes avait été terni au point que Hamm, si habile qu'il fût, n'aurait pu, s'il s'était trouvé à bord du « Nevada », en saisir un dans la lunette du sextant.

Il n'en apercevait plus et cependant — il le devinait, se sentant moins oppressé — les nuages noirs étaient moins importants, moins nombreux, moins épais.

Le temps changeait, et il était certain que déjà le vent n'imposait plus sa route à la baleinière, que déjà on était maître du vent, qu'on pourrait s'en servir et donner au canot une autre direction.

Mais quelle direction ? Et, si Hamm parvenait à la déterminer, pourrait-il l'imposer à l'équipage ?

Il cogna de l'épaule contre Talan. Celui-ci, qui avait été le chef pendant de si nombreuses années, ne pouvait plus rien dire. Celui-ci était entré dans l'éternité. Ses pensées étaient mortes. Son regard s'était éteint. Ses lèvres ne se descelleraient plus. A celui-ci, qui peut-être, volontairement, n'avait pas suivi les

ordres fixant la route du paquebot, il était indifférent d'aller vers le nord ou vers le sud. A celui-ci, qui quelques heures plus tôt avait fait mettre en place le mât et hisser une voile, il était indifférent que la barre fût mise d'un bord ou de l'autre, que le foc fût disposé autrement et que quatre avirons fussent sortis.

« Si au moins je savais, se dit Hamm, s'il a obéi ou désobéi, s'il a reçu un contre-ordre aux instructions données à l'appareillage de Brest et s'il s'y est conformé, si le « Nevada » a coulé au point où il devait se trouver le 25 octobre à 1 heure du matin ou à 30, 40, 50 milles plus au sud.

» Mais où nous trouvons-nous maintenant ? Quelle est notre position ? A quelle distance sommes-nous de la terre ? »

Il fit un effort pour se rappeler et, avec un peu d'angoisse, s'aperçut que ses souvenirs n'étaient pas très nets, qu'une sorte de brouillard léger flottait, aurait-on pu dire, devant sa mémoire.

Hamm était un visuel. Ce qu'il avait lu attentivement, ce qu'il avait regardé avec soin, paraissait s'être gravé dans ses yeux. Lorsqu'il avait étudié un texte, il le conservait visuellement et pouvait, longtemps après, y revenir, s'y référer, sans rouvrir le livre.

C'était lui, Hamm, qui traçait les routes, qui quotidiennement et souvent plusieurs fois par vingt-quatre heures les corrigeait des erreurs. Pour ne parler que de cette portion de route entre le cap Nord et la mer Blanche, cent fois il avait mesuré au compas la distance entre le trait tiré sur la carte et la côte, entre la dernière position observée et l'entrée de la mer Blanche. Ce dessin que formaient la ligne sinueuse de la terre, la route et le tracé des îles dans le nord-est, il aurait pu quelques heures auparavant le reproduire sur une feuille de papier sans commettre une erreur de plus d'un quart de mille.

Cependant à l'instant il lui était impossible de savoir à quelle distance se trouvait l'embarcation de la terre la plus proche.

Tête baissée, faisant le gros dos, les coudes sur les genoux, une main sur la barre, les pieds dans le flanc de Camille, roulant un peu, son gros corps cognant contre celui de Talan et le soutenant, il tenait les yeux fixés sur le foc et les corps entassés des hommes, mais il se trouvait dans la chambre de navigation du « Nevada », le regard sur la carte, dont il ne voyait pas les détails, car entre lui et le papier une légère vapeur s'étirait, qu'il s'efforçait en vain d'écarter.

Il prit un détour. « Quelle était donc la position du navire à minuit ? Cette position que j'ai estimée quelques minutes avant de quitter le quart, que j'ai inscrite sur le livre de bord, que j'ai quelque peu modifiée en la communiquant aux radios ? »

Il ne la voyait plus.

Cette perte de la mémoire était une chose extraordinaire pour Hamm, une chose qu'il aurait été incapable de concevoir avant qu'elle se produisît. Il était penché sur la table, le crayon aux doigts. Il traçait des chiffres, 2 pour les degrés, 2 pour les minutes, 2 pour les secondes. Il ne voyait ni la pointe du crayon ni les chiffres.

Il usa d'un subterfuge qui, pensait-il, déclencherait le mécanisme rebelle. Il ne chercha plus à voir ni à dissiper le brouillard. Il inventa des chiffres, il les dessina, s'affirmant que si ces chiffres étaient faux sa mémoire rectifierait automatiquement. Il se dit : « Nous nous trouvions, cette nuit-là, par 71° 30' 25". »

Mais sa mémoire ne rectifia pas. Ces chiffres étaient-ils exacts ou faux ? Il ne le sut pas. Le subterfuge n'avait rien donné.

Alors il fut pris d'une réelle épouvante qui le troubla au point que d'un long moment il ne sut plus où il se trouvait. Il se dit que certainement sa mémoire n'était pas atteinte que dans le cas particulier de la position du « Nevada » au moment du torpillage et de la distance qui séparait la baleinière de la terre. Et de s'être dit cela suffit pour qu'il se mît à douter de toute chose dont sa mémoire lui fournissait le souvenir, et de lui-même.

Il pensa aux minutes écoulées entre le moment où il s'était réveillé dans sa cabine et le moment où le navire avait disparu. Quelques heures plus tôt ces minutes étaient gravées en lui par un poinçon rougi au feu. Quelques heures plus tôt il avait revécu avec précision et clarté ce petit morceau de vie. De nouveau il s'était dressé sur sa couchette, s'était habillé, avait garni ses poches des bouteilles de cognac, s'était élancé dans la coursive, avait aperçu Camille, avait cogné à la porte de Martin, s'était trouvé en face du second mal éveillé.

Etait-il sûr que tout cela s'était bien passé ainsi ? s'interrogeait-il maintenant avec angoisse. Etait-il sûr d'avoir entendu la sonnerie du chadburn avant le premier coup de canon ou... ? Avait-il réveillé Martin, ou Martin, alerté par un bruit, avait-il de lui-même ouvert sa porte ?

C'était effrayant. C'était pis, pensait-il, que s'il était devenu aveugle. Ne plus être sûr de soi. Ne plus avoir derrière soi qu'un passé à demi effacé, que des pages dont l'encre s'est éclaircie au point que le sens des phrases est incertain. Tâtonner. Aller à l'aventure. Douter de ce qui se trouve devant soi parce que l'on doute de ce qui se trouve derrière.

Peu avant, se disait-il encore, il avait songé à cette nuit où, le cap Nord doublé, il avait trouvé le pli confidentiel. « Mais comment cela s'était-il exactement passé ? »

Peu avant, toujours, il s'était demandé : « Talan a-t-il obéi ou désobéi ? A-t-il reçu un contre-ordre ? »

Cependant il n'avait pas oublié que la route suivie par la baleinière vers le nord-est pouvait avoir un sens. « Oui, dans le cas où... Mais est-ce que je ne me trompe pas ? »

HAMM releva la tête et regarda au delà de l'embarcation. Le jour serait là bientôt, un jour que ne modifierait guère l'évolution de la boule sans rayonnement du soleil au-dessus de la ligne de l'horizon, où la vue ne pourrait s'étendre. Une blanche lumière glacée moulait déjà les formes des hommes et se plaquait sur la face des lames.

Le foc plein, toujours, la baleinière taillait sa route vers le nord-est. Fallait-il poursuivre cette route ou bien faire demi-tour ?

Mais pourquoi poser cette question ? A moins que ce ne fût par une sorte de jeu de l'esprit, ou un problème sans conséquence à résoudre. Bientôt le jour atteindrait sa pleine clarté, une clarté qui ne varierait plus jusqu'au crépuscule, et les hommes s'apercevraient que l'homme dont l'épaule cognait contre celle du lieutenant, l'homme qu'ils redoutaient, le seul à bord capable de donner un ordre et de se faire obéir, était un cadavre...

Que se passerait-il alors ? Ce qui s'était passé lorsque le gouvernail avait été mis en place. Michel viendrait à l'arrière et s'emparerait de la barre.

Il était ridicule, se disait Hamm, d'être à un tel point pusillanime devant les hommes. Mais que craignait-il, que redoutait-il ? Pourquoi en lui une telle faiblesse ? Il était puissant physiquement, intelligent, savant. Son esprit était rompu aux calculs, apte à se jouer des difficultés de toute sorte. Cependant il y avait en lui cette faille, cette tare.

Les hommes viendraient et il ne saurait que dire, que répondre.

Mais avait-il besoin de parler, de discuter, de s'expliquer ? Est-ce que Talan, Martin, Siccardi même avaient jamais donné une raison à leurs ordres ?

Il fallait commander. « Je commanderai », se dit Hamm. Mais à peine eut-il pris cette résolution qu'il se demanda quel serait l'ordre qu'il donnerait et comment il pourrait le justifier à l'égard de lui-même et... à l'égard des hommes, avec une demi-mémoire, alors qu'il était incapable de fixer la position de l'embarcation, alors qu'il ne savait pas à quelle distance il se trouvait de la côte.

Ce qu'il y avait de curieux, notait-il, c'est qu'avec cette imprécision pour tout ce qui était du passé il jouissait d'une grande lucidité d'esprit.

Il regardait les hommes à 3, 4 mètres de lui, et maintenant la lumière blanche lui permettait d'en saisir les détails. Michel et Creach se tenaient toujours dans la même position, mais Michel parlait d'abondance, et les hommes de la machine, des vivres à la main, se tendaient vers lui pour mieux l'entendre.

Ne s'étaient-ils encore aperçus de rien ? N'avaient-ils pas encore vu que cette molle masse noire, à l'arrière, était privée de vie ? Avaient-ils seulement des soupçons, des doutes ? Peut-être les uns affirmaient-ils déjà que Talan était mort tandis que les autres le tenaient pour gravement atteint seulement. Et c'était de cela qu'ils parlaient.

Qu'ils parlent donc, qu'ils discutent ! C'était du temps gagné. Il n'allait pas lui-même, se disait Hamm, leur crier que l'homme devant lequel ils avaient pendant des mois, pendant des années pour certains, tremblé n'était plus.

DEPUIS son réveil brutal à bord du « Nevada », Hamm avait souffert physiquement et il avait subi des défaillances, mais son âme n'avait pas été touchée. Elle avait résisté à tous les assauts de l'angoisse et de la peur. Elle avait sans faiblesse envisagé la mort.

Voici que tout à coup le marin sentit son âme faiblir parce que sa mémoire était touchée, parce que Talan était mort, parce qu'il se trouvait seul en face des hommes, parce que la tragédie durait, parce qu'il ne pouvait en envisager la fin, parce que son regard venait de faire le tour de l'horizon bien proche et qu'il n'avait pas rencontré — ainsi que Hamm l'avait follement espéré — la silhouette du croiseur anglais.

Il demeura plusieurs minutes immobile, le front appuyé sur une main, s'efforçant de se dominer, de retrouver sa maîtrise, de se donner au moins une apparence qui pût tromper les hommes.

Et de nouveau il regarda au large.

Il faisait exactement le temps que le marin, dans la nuit, avait prévu. Sur le grand disque argenté et tumultueux de l'océan désert, un énorme couvercle bombé, sans fissure, fait de pelotes serrées d'ouate était posé.

Hamm était lui-même pris sous un couvercle semblable. Privé de communication avec le passé, il n'en avait pas avec l'avenir. Il lui semblait être un prisonnier, et ses compagnons de geôle étaient ces hommes qui n'auraient pas pitié pour lui.

Il les regardait et cherchait à saisir le sens des paroles qu'ils échangeaient, mais le vent emportait les voix au large. Hamm ne pouvait qu'essayer de lire sur les visages. Et ce fut en vain.

« Peut-être parlent-ils seulement du naufrage et chacun raconte de quelle manière il a réussi à quitter le navire. Mais, si je ne me trompe, parler du passé les incitera à supputer nos chances de sauvetage, de salut. Pour eux le salut c'est la terre. Michel sait, comme

moi, que nous pouvons maintenant naviguer, donner un autre cap à la baleinière. Il voudra que nous nous dirigions vers la terre ».

Le second maître et Creach, dont Hamm scrutait les visages, étaient capables de résister encore pendant plusieurs jours aux souffrances. Si le cap était mis vers le continent, ils auraient la force, se disait le marin, de manœuvrer un aviron et ils seraient vivants au moment que l'étrave s'enfoncerait dans le sable d'une plage.

Gabriel, qui dans le moment mordait dans un morceau de pain, ferait un troisième nageur. Serait-il capable d'en trouver un quatrième ?

Hamm ne parvenait pas à découvrir sous la couverture le visage de Desjardins, mais, à voir le corps osciller, se laisser aller sans réaction d'un bord à l'autre, cogner de l'épaule contre le banc, il estimait que l'homme était incapable de défense et qu'il faudrait, mourant ou mort, l'empoigner et le sortir de force de la baleinière.

Quant aux machinistes, il semblait que pour vivre ils eussent besoin du feu qu'ils entretenaient et de l'atmosphère empuantie des fonds.

Tous ces visages différents paraissaient semblables. La même fièvre allumait les regards, creusait les yeux, faisait saillir les pommettes et trembler les lèvres et agitait les membres. Ils mangeaient et buvaient comme sans doute ils n'avaient jamais mangé et bu. Il leur fallait la chaleur de la nourriture et de l'alcool. Ils toussaient et frissonnaient.

Combien d'entre eux atteindraient la terre ? se demandait Hamm.

Mais à combien de milles se trouvait la terre ?

Impossible de le savoir. « Si je prenais la direction de la côte, se dit-il, nous atterririons, si nous atterrissions, sur une plage ou des falaises, et qu'y trouverions-nous d'autre que de la glace, de la neige, la solitude, des déserts impossibles à traverser ? Nous y mourrions tous, non de faim mais de froid. »

Peu à peu, malgré la sorte de brume qui l'empêchait de se souvenir exactement, l'idée se formait et s'ancrait en Hamm qu'il lui fallait pour le salut commun poursuivre la route vers le nord-est.

« La terre, nous ne l'atteindrions pas. Cependant, si par miracle nous y arrivions, nous mourrions. Nous étions trop au sud. Dans le nord, il y a une chance sur mille pour que le « Tiger » nous aperçoive. Donc continuer ce cap que le vent et la mer nous ont d'abord imposé. »

Mais pour cela il ne fallait pas que les hommes connussent encore la mort de Talan. De nouveau le regard de Hamm allait de l'un à l'autre, fouillait les visages. « C'est extraordinaire, pensait-il. Ils ne bougent pas. Ils ne me posent pas de questions. Cependant ils parlent, ils regardent vers ici, ils paraissent tendus. Je vais faire le thé. Ils prendront patience. Ils seront réchauffés. Ils détourneront le regard de l'arrière. Ainsi je gagne une heure, deux heures de route vers le nord. »

Il secoua Camille du pied.

— Lève-toi. Approche-toi. Tu vas t'asseoir à ma place tandis que je préparerai le thé. Tu tiendras la barre. Tu appuieras le bras sur le sien. Tu n'as qu'à veiller à ce que la voile soit toujours pleine de vent.

— A votre place ? répondit le gosse se reculant. A côté de lui ? Le bras sur le sien ?

— Oui. Si tu veux te sauver. Si tu veux vivre. Et tais-toi.

Puis brusquement de toute sa voix :

— Camille. Tu vas aider le commandant à tenir la barre. J'ai le thé à préparer.

De Camille, qui connaissait le secret, Hamm se méfiait. Il voulait se trouver constamment entre le gosse et l'équipage. Il avait peur de voir Camille, devant la bouillotte ou tendant un quart de thé à un homme, tout à coup s'effondrer, se mettre à chialer et à crier, désignant le corps du commandant : « Celui-ci est mort. J'en ai peur. »

Il l'avait placé à côté du cadavre. « Tant qu'il sera là, se disait-il, il ne bougera pas, terrorisé. »

Dans le compartiment inoccupé, franchi le banc qui fermait la chambre, Hamm alluma le fourneau à alcool.

Il emplit d'eau la marmite, la plaça sur le fourneau, saisit la boîte de thé, sans une fois se tourner vers les hommes. C'était à penser, bien qu'il préparât la boisson pour tous, qu'il se croyait seul à bord.

D'ailleurs personne ne l'avait salué, personne n'avait adressé un signe de respect au commandant. Il n'y avait pas eu d'échange de paroles, de communication entre la baleinière et la chambre. Ce n'était plus seulement Michel et ses voisins les plus proches qui parlaient, mais tous ou à peu près tous : les hommes du pont et ceux de la machine, toujours serrés les uns contre les autres et s'occupant en fumant et en mangeant. Desjardins lui-même avait écarté la couverture passée au-dessus de sa tête comme un manteau arabe, et l'on voyait une de ses mains — on voyait une tache noirâtre — arracher des morceaux à un pain et les porter à la bouche.

« Ils le croient vivant, se disait Hamm, projetant dans l'eau bouillante une poignée de thé, et ils se tiennent tranquilles. » Il s'émerveillait une fois encore de ce prestige de Talan. La zone de vide et de silence qui s'établissait sur le banc de quart du navire à l'apparition du commandant, ou si seulement on le savait éveillé, était devenue à bord de la baleinière un mur invisible et transparent que seul Hamm franchissait, élevé entre la chambre et les compartiments du centre et de l'avant.

« Lorsqu'ils apprendront qu'il est mort ! »

Soufflant la flamme du fourneau, il regarda derrière lui furtivement.

De l'homme et du garçon épaulés l'un à l'autre, on aurait pu sans peine croire que c'était le garçon qui ne vivait plus, tant il était immobile, glacé et figé par la terreur. Le froid paraissait ne plus avoir de prise sur lui. Il regardait droit devant avec des yeux saillants qui ne se déplaçaient pas et ne voyaient rien, la bouche molle entr'ouverte et le long visage couleur de cendres.

Quant à Talan, on distinguait peu de chose de lui-même, de sa chair. Encore Hamm, parce qu'il était près et accroupi, en apercevait-il plus que les hommes à 2 mètres de là. C'était un amas de vêtements et de lainages à forme humaine. Mais il était si bien accoté, si bien raidi déjà que le corps ne s'était pas affaissé, que la tête ne s'était pas penchée et ne roulait pas.

Le cadavre allait et venait avec l'embarcation, montait et descendait à la lame ; à peine s'il oscillait légèrement, et, lorsque la baleinière après avoir plongé se cabrait, entre la visière de la casquette et les poils du bas du visage apparaissaient deux yeux assombris par la mort, plus vivants cependant, aurait-on juré, que ceux de Camille.

— Allons, dit Hamm se mettant debout. Tendez vos quarts. Prenez des biscuits autant que vous voudrez. Ils ne manqueront pas.

Il pensait qu'un autre homme que lui, le malheureux Siccardi par exemple, parlerait, s'entretiendrait avec les hommes, demanderait à chacun comment il se trouvait, encouragerait, ferait remarquer que le vent et la mer étaient moins durs, que les paquets de mer ne s'abattaient plus à bord, que les giclées d'embruns elles-mêmes étaient rares.

Hamm, lui, « ne pouvait pas ». Il n'aurait pas pu, même en temps normal. Une inhumaine timidité lui paralysait la gorge. Mais, avec Talan mort derrière lui, il aurait eu trop peur que ses paroles décidassent les hommes à parler eux-mêmes, à demander des explications, à devenir moins farouches, à s'avancer peut-être.

Il emplissait les quarts que Ravel lui tendait et il ne prononçait pas un mot. Encore il éprouvait le sentiment d'une certaine culpabilité. Il ressentait une sorte de malaise parce qu'il trompait les hommes.

La question de Talan ne se posant pas, il aurait été incapable de leur faire des avances, de les inviter à se confier, à exprimer leurs souffrances, leur espoir et leur désespoir, mais, la situation étant ce qu'elle était, il aurait été soulagé d'avouer la mort du commandant et de dire à ses compagnons d'infortune : « Je me sens troublé. Ma mémoire est comme voilée. Je ne sais pas si nous nous trouvons là où le « Tiger » nous recherche ou plus au sud. »

Accroupi devant la marmite dans laquelle il puisait, un peu tourné vers l'avant, il ne regardait pas les hommes, même pas Ravel, qui lui tendait les quarts à emplir. Il n'osait pas. Il était coupable envers eux, mais surtout il les sentait tendus, hargneux, prêts à discuter, à demander des explications si l'occasion leur en était offerte. Il comprenait que Michel était passé par là, que les chuchotements, les conciliabules n'étaient pas sans sens. Allaient-ils bientôt s'approcher de l'arrière ?

Les hommes ayant du thé et des biscuits à leur suffisance, Hamm servit Camille puis se servit, et tandis qu'il buvait, tandis qu'il était lui-même calmé et réconforté par la chaleur, il lui vint une idée qui l'étonna, le stupéfia même, mais qui s'imposa tout de suite au point qu'il sut qu'il serait incapable de ne pas y donner suite.

Puisqu'il avait décidé de se servir de Talan, du cadavre de Talan, il devait jouer la comédie jusqu'au bout. Puisqu'il trompait les hommes il devait aller jusqu'au bout.

Cependant, avant, il voulut profiter de ce moment où les hommes, les mains largement étalées sur les quarts, se réchauffaient gorgée à gorgée pour voir ce que devenait Desjardins, qui n'avait pas bu.

Il emplit un récipient, enjamba un banc et on lui fit entre les corps une place pour un pied puis pour l'autre. Il écarta la couverture qui voilait le visage du restaurateur.

— Desjardins, buvez du thé pour vous réchauffer.

Quelques jours plus tôt, Hamm n'aurait pas osé affronter l'arrogant Desjardins, mais quelle loque dans le moment !

— Buvez, répéta-t-il. Je vous ai vu manger. Vous pouvez boire.

Et il lui approcha des lèvres bleuies et ouvertes par le froid la timbale.

Penser, se mit-il à songer, que cet homme-là, cette espèce de trafiquant sur la nourriture de l'équipage, ne le saluait même pas à bord du « Nevada », et qu'il le faisait boire, et qu'il l'interrogeait : « Vous souffrez ? Vous avez reçu des coups ? Vous n'êtes pas blessé ? » Camille mis à part, Desjardins était le seul homme de la baleinière auquel Hamm ôsât parler. Mais était-il encore un homme ?

— Buvez, buvez. Je vous apporterai encore du thé avant la nuit. Il ne faut pas perdre courage...

Il allait lui laisser espérer un secours prochain lorsque, pas tout à fait entre sa tête et celle du restaurateur, un peu sur le côté, s'inséra le visage triangulaire de Gabriel, une lumière dans l'œil, la bouche tordue. Hamm redouta le pire.

— Bientôt je vous apporterai encore du thé, répéta-t-il.

— Oh ! Je m'en occupe. Regardez — et Gabriel souleva une bouteille à demi vidée — il a bu à lui seul tout cela de cognac depuis hier soir. Il en a la bouche pâteuse. Il ne peut plus parler.

Et tout à coup Gabriel devint menaçant, mais sans crier, la menace étant dans le sifflement du murmure, dans l'expression du visage, dont la peau s'était tendue.

— Vous avez compris ? Inutile de lui tourner autour. Je m'en occupe.

Hamm se recula. Non, il n'avait pas compris. Il crut seulement que l'accrochage redouté s'amorçait, et il recula encore, enjambant les bancs, comme pour se placer entre les hommes et Talan, pour retarder de quelques secondes ou de quelques minutes la découverte de sa tromperie.

Il fut si étonné de voir que Gabriel ne le suivait pas, que Gabriel s'était de nouveau accroupi au côté de Desjardins, qu'aucun homme ne s'était levé et ne se dirigeait vers lui qu'il demeura un long moment debout dans le compartiment en avant de la chambre, comme pour les empêcher par son corps, qui était important, qui était imposant, de s'avancer.

Peu à peu il se calma, car il avait été troublé. Les hommes ne bougeaient pas, occupés dans le moment les uns à broyer sous les dents les derniers morceaux des biscuits, les autres à fumer.

Il avait eu raison, pensa-t-il, de ne pas répondre. Un seul mot de sa part aurait provoqué l'explosion.

Cela ne pourrait pas durer longtemps. Les hommes mangeaient et buvaient, mais il les voyait qui chuchotaient, deux ici, deux là, Michel tendu vers eux et parlant à l'un et à l'autre. Tous lui jetaient des regards de côté, étonnés de le voir demeurer si longtemps immobile et debout.

C'était le moment d'exécuter ce projet dont l'idée s'imposant à lui l'avait stupéfié.

Il se tourna vers Talan.

CHAPITRE XI

MICHEL n'aurait pu expliquer pourquoi il avait éprouvé une sorte de réconfort à voir les uns après les autres les visages des mécaniciens se tourner vers lui.

Il avait été seul ; seul dans son angoisse depuis le moment qu'il avait aperçu le feu en mer ; seul dans sa souffrance.

Creach, qu'il estimait être une brute, ne pouvait lui être un soutien.

Un moment, lorsqu'il avait reconnu le second lieutenant dans l'homme qui l'avait aidé à mettre le gouvernail en place, il avait cru qu'une lutte s'engagerait, qu'il conduirait, lui, Michel.

Il avait déchanté ; Talan avait pris la barre en main.

Et il avait fallu se taire, accepter sans discuter d'être sauvé... ou perdu par Talan. Il avait fallu, dans la nuit, par ordre de celui-ci encore, amener le fanal. Mais pourquoi donc Talan ne voulait-il pas que la présence de la baleinière fût signalée par un feu ?

La raison en était, s'était dit Michel, que Talan craignait, comme commandant du navire coulé, d'être fait prisonnier par le maître du sous-marin.

La conduite de Talan paraissait folle à Michel.

« Il a, se répétait-il (il voulait s'en persuader), répondu aux signaux aperçus en mer. Maintenant il faut se cacher. Il a tout fait pour perdre le « Nevada ». Il fait tout pour nous perdre. »

L'esprit de Michel était égaré. L'homme souffrait. Mais perdre la vie, c'est-à-dire perdre sa femme et son argent, renoncer aux projets d'avenir, être un cadavre raidi par le froid ou gonflé par l'eau parce que cette s... de Talan s'était trompé et qu'il ne voulait pas être capturé, dépassait tout.

Michel était fou de rage.

Le jour venu, des clartés qui se glissaient dans l'embarcation, des taches blanches qui se posaient sur les visages, qui mettaient en relief des fronts, des pommettes, des bouches, des lumières dans les yeux, lui permettaient d'apprécier l'intérêt qu'éveillaient ses paroles dans l'esprit de ses compagnons.

Michel avait tout d'abord dit sa surprise lorsqu'il avait aperçu le feu en mer, et Lucchesi l'avait interrogé.

— Quelle heure était-il ?

— Minuit 20, minuit 25.

Ravel avait fait répéter.

— Quelle heure ?

— Minuit 25.

C'était important pour eux. Il était important pour eux de savoir à quel moment le danger s'était révélé. Il y avait là une sorte de mystère, le mystère de deux mondes différents qui se côtoient. L'un se disait : « Moi, à cet instant, je dormais en paix. » L'autre : « Je travaillais sans souci dans les fonds du navire, et pendant ce temps... » Antomarchi, qui ne savait rien encore, tremblait à la pensée de ce qui allait lui être révélé. Et tous : « Nous nous

croyions seuls mais, là, il y avait un autre navire. Nous pensions être à deux jours de la mer Blanche mais la mer Blanche nous ne l'atteindrons jamais. »

Michel n'avait pas été tout de suite sûr du danger. « Peut-être est-ce un pêcheur ». Il avait guetté anxieusement l'expression du visage de Siccardi. Il avait dit au chef de poste de la radio : « Il parle anglais, mais il faut prendre ses précautions. »

Il avait oublié son incertitude, la question qu'il s'était posée : « Est-ce un ami ou un ennemi ? » Ses paroles laissaient supposer que seuls Siccardi et Talan avaient douté, et les mécaniciens, qui apprenaient cela « après avoir été torpillés », haussaient les épaules. « C'était un ennemi, un enfant l'aurait deviné. Il fallait fuir tout de suite. »

François Léon s'exclamait : « Qu'est-ce que je vous disais ? Et vous ne m'écoutiez pas. »

A l'hôpital de Tarente, où le soutier avait été mis en observation après son premier torpillage, un matelot voisin de lit lui avait raconté que l'officier de quart apercevant sur la mer calme et éclairée par la lune le sillage de la torpille n'avait donné, frappé de stupeur, aucun ordre. A Bizerte, rescapé pour la deuxième fois, le bruit avait couru que les officiers du pont allaient passer en jugement, car ils n'avaient pas obéi à l'ordre de se disperser en cas d'attaque, mais au contraire s'étaient dirigés l'un après l'autre vers l'assaillant comme des moutons.

Tout cela était faux, et, lorsqu'à bord du « Nevada » François Léon commençait à parler de ses torpillages, on se taisait, et le soutier aurait pu croire être entendu, mais personne ne l'écoutait.

Cela se passait dans cet entrepont ouvert des deux côtés sur la mer, où les hommes de la machine avaient l'habitude de passer une heure ou deux chaque jour entre les quarts. François Léon commençait à parler, et ses camarades, une cigarette aux lèvres, haussaient les épaules.

Ils avaient l'habitude d'entendre médire et de médire des officiers du pont. Eux ils avaient une mécanique à soigner et qu'ils soignaient nuit et jour. C'était toujours pareil, toujours la même chose ; les quarts se succédaient d'un port à l'autre. La variété de leur existence leur venait d'en haut, leur venait du pont. Elle leur était apportée par un signal du chadburn, par un coup de téléphone de la chambre de navigation, par un matelot qui arrivait de la passerelle, par les confidences du chef qui s'était attrapé avec le second capitaine.

Ils n'aimaient pas les hommes du banc de quart, mais ils n'écoutaient pas François Léon. C'était vrai ou ce n'était pas vrai. Que leur importait ?

Ils n'étaient plus à bord du « Nevada », dans l'entrepont chauffé où ils se tenaient

entre deux quarts sans un regard pour la mer, mais sans doute entendaient-ils celle-ci cogner contre la coque, et parfois un embrun, dont ils sentaient le goût de sel sur les lèvres, passait-il par-dessus le pavois.

Ils étaient accroupis au fond d'une baleinière perdue sur l'océan Glacial Arctique. Ils tremblaient de froid en écoutant Michel. Les visages amaigris, aux yeux saillants, à la bouche informe de leurs compagnons étaient le reflet de leur propre visage, et ils entendaient Léon qui répétait avec une espèce d'amère satisfaction.

— Vous ne m'écoutiez pas. Mais vous avez entendu Michel... La première fois que j'ai été torpillé, l'officier n'avait qu'un mot à dire, qu'un ordre à donner. La deuxième fois...

— Laisse parler Michel, fit Lucchesi.

Siccardi avait un long moment examiné le feu avant de le relever au compas. Puis Talan avait été réveillé.

Ils étaient affolés d'apprendre ces détails. Ils ne comprenaient pas bien. Que voulait dire: relever au compas. Michel dut l'expliquer, préciser que cette observation avait permis à l'officier de savoir que le sous-marin (ils savaient, eux, qu'il s'agissait d'un sous-marin) suivait exactement la même route et à la même vitesse que le « Nevada ».

Cela avait duré combien de temps ? Combien de temps avait mis Talan pour s'éveiller, se lever, s'habiller ?

Toutes ces minutes perdues tandis qu'ils dormaient, travaillaient, tandis qu'Antomarchi savourait sa joie d'être délivré de l'obsession! Il n'y avait qu'à mettre immédiatement la barre d'un bord et augmenter la vitesse. Ainsi on aurait eu quelque chance d'échapper.

— Et pourquoi donc ne nous a-t-il pas torpillé alors ? fit Ravel.

— Hein ? qu'est-ce que tu dis ? interrogea Michel, interloqué, sursautant comme s'il eût reçu un coup.

— Oui. Pourquoi a-t-il attendu ? Pourquoi a-t-il tiré deux coups de canon ?

Michel pas plus que Hamm n'avait pensé à cela, qui était effrayant, même rétrospectivement. Et ces quelques hommes déjà décharnés, que la mort guettait, se mirent à avoir peur de ce danger passé, même Lucchesi, qui avait vu devant lui disparaître le chef mécanicien et se tordre des camarades, qui avait entendu hurler dans les flammes le médecin et qui avait cru ne plus jamais avoir peur, même Antomarchi, dont peu à peu le cerveau se libérait.

— Le navire aurait explosé d'un coup en pleine nuit et nous y serions tous restés.

Tous. Ils étaient sept hommes de la machine, deux du pont, deux officiers, trois du restaurant. Tous les autres, de ceux qui avaient formé l'équipage du « Nevada », avaient disparu. Mais chacun ne pensait qu'à soi, qu'à la petite flamme de vie qui était en lui et qu'il fallait protéger.

— Peut-être, dit Michel, qui avait enfin dominé sa surprise, mais pas encore sa peur, car il aurait pu être, pensait-il, soudainement déchiqueté par l'explosion imprévue. Peut-être qu' « il » était à court de torpilles, qu'il n'en avait plus qu'une ou deux qu'il voulait ménager. Et il était loin de sa base. S'il avait pu nous couler au canon !... Cela explique les signaux, ajouta-t-il après un court silence.

ENTRE les corps circulait une espèce de brume laiteuse qui les détachait les uns des autres et leur donnait du relief. L'embarcation elle-même s'était, semblait-il, creusée, approfondie, allongée, et, à l'arrière, on voyait Hamm qui, après être demeuré longtemps immobile, donnait sa place à Camille, lui indiquait comment il devait s'y prendre pour aider le commandant à tenir la barre. On l'entendit qui disait : « Mets-toi ici, Camille. Il faut que je prépare le thé. »

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Quels signaux ? fit Antomarchi à Michel.

Le chauffeur avait interrogé fiévreusement. Jusqu'alors sa propre aventure ne lui avait pas paru liée à un « accident » qui aurait pu arriver au « Nevada ». Lorsqu'il avait entendu le chadburn puis le coup de canon, tout à coup il ne s'était plus trouvé à bord du paquebot, mais en pleine folie, dans ce monde d'affres qui avait été le sien si longtemps. Tout à coup il s'était retrouvé dans son cauchemar avec tous les fantômes que son esprit avait créés, dans des flammes qui ne s'attaquaient qu'à lui. Il s'était détaché du « Nevada ». Il avait seul vécu une aventure terrifiante. Et, mot à mot, il apprenait par Michel que son aventure ne lui appartenait pas en propre, qu'elle était celle du navire et de ses camarades.

Ceux-ci étaient aussi émus que lui.

— Tu as parlé de signaux, dit Lucchesi. Quel genre de signaux ?

Michel baissa le ton de la voix parce que c'était Talan, croyait-il, qui tenait la barre, parce qu'il n'aurait pas voulu que Talan se doutât qu'il racontait à des hommes de la machine ce qui s'était passé sur la passerelle juste avant l'attaque.

Les mécaniciens furent obligés de se tendre davantage, de s'avancer même, en rampant, pour ne pas perdre un mot. Mais encore Michel manquait d'assurance. Il affirmait maintenant une chose dont il n'était pas certain, et sa voix moins forte aurait éveillé dans d'autres circonstances et dans d'autres esprits l'idée du doute.

Il parla d'abord de cette seconde lampe qui à bord du sous-marin s'était mise à débiter des phrases en anglais.

— Et que voulait-il savoir ? demanda Pagnon.

— Notre nom. D'où nous venions. Où nous allions.

— Et vous n'avez pas compris, lança Lucchesi dans un cri rauque, qu'il vous trompait ?

— Moi ? répondit Michel. Mais je n'y suis pour rien. J'ai obéi. Talan m'a envoyé au poste de la radio et j'y suis allé. C'est en revenant du poste... J'étais dans l'obscurité complète... tenant dans le creux de ma main ma cigarette...

Et dans le moment la voix de Michel était à peine audible.

— ... J'ai aperçu la lampe au-dessus de la timonerie... Ils répondaient.

— Tu n'es pas sûr, lança Creach, qui, jusque-là, s'était tu. Tu m'as interrogé. Tu m'as demandé si, moi, j'avais vu...

Les mécaniciens n'écoutaient pas Creach, mais Michel, et celui-ci avait parlé si bas, et ce qu'il avait révélé paraissait si extravagant que Lucchesi le lui fit répéter.

— Qu'est-ce que tu dis ? Ils ont répondu ?

Mais François Léon triomphait.

— C'est toujours pareil. Un enfant n'aurait pas donné dans le piège, et c'est à de tels hommes que l'on confie des navires.

— Laisse parler Michel, fit Ravel.

Sans doute, le second maître, s'il n'avait été affaibli, s'il n'avait tant souffert, s'il n'avait tant bu d'alcool, s'il n'avait eu un tel ressentiment contre ceux qui, croyait-il, lui avaient fait tout perdre, aurait-il écouté Creach, serait-il revenu sur son affirmation, aurait-il fait état de son doute.

Michel n'était plus maître de lui. Il semblait qu'une force étrangère eût pris possession de son esprit et parlât par sa bouche. Maintenant, depuis quelques heures, depuis que le vent était moins violent et la mer moins grosse, une autre chose le tourmentait que l'hésitation et l'échange des signaux avant l'attaque.

En marin il pensait ce qu'avait pensé Hamm, que la baleinière n'était plus l'esclave du vent, mais aurait pu l'utiliser, que la route aurait pu être changée, que le cap aurait pu être mis sur la terre. La terre était pour Michel le salut quasi certain. L'atteindrait-on ? Il ne se posait même pas la question. Mais il fallait s'en rapprocher. Il ne se représentait pas, comme Hamm, une côte glacée, solitaire, par endroits inaccessible. Il ne se disait pas que, la côte gagnée par miracle, les survivants mourraient de froid.

La terre pour Michel, qui se leurrait, que la force étrangère leurrait, c'était, à son approche, un trafic intense de navires, presque la certitude pour les naufragés d'être aperçus et secourus.

Et maintenant, dans la pleine clarté blanchâtre du jour arctique, tandis que Hamm, qui « ne paraissait pas » s'être aperçu de l'évolution du temps, préparait le thé, le second maître voyait Talan tenir fermement la barre de l'embarcation toujours lancée vers le nord-est.

— Laisse parler Michel, répéta Ravel pour François Léon, qui ne se taisait pas, qui, le visage caché dans les mains et comme secoué par un rire inextinguible, murmurait : « Ah ! ces idiots ! Quels idiots ! »

Et personne ne savait qui le soutier qualifiait ainsi : ses camarades qui n'avaient pas voulu l'écouter ou les hommes dont l'impéritie, se disait-il, avait perdu le navire.

— Alors, ils ont répondu aux signaux du sous-marin ? interrogea Lucchesi.

— Et pourquoi la lampe du Scott aurait-elle été allumée si l'on n'avait pas répondu aux signaux ?... Mais je n'étais pas sur la passerelle, ajouta Michel dans un sursaut, comme s'il était parvenu à se libérer un instant. J'avais alerté les radios. Je revenais du poste. Alors il y eu le coup de canon, le premier, celui qui nous a touché à l'arrière, qui a bloqué le gouvernail...

Et Michel revint à son idée.

— Vous comprenez. Il n'avait peut-être plus qu'une torpille ou deux. Il a voulu nous avoir au canon. Il nous a posé des questions pour qu'on réponde, pour qu'une lampe s'allume à bord, que son pointeur devait guetter.

Alors Creach répéta ce que dans la nuit il avait déjà répondu au second maître :

— Il n'a pas eu besoin d'une lampe pour nous torpiller... ni même pour nous tirer le second coup de canon.

Avec Creach, Lucchesi, qui en avait tant vu, était peut-être le seul de ces hommes à penser raisonnablement.

— Tu oublies une chose, Michel, dit-il, c'est qu'avant le coup de canon ils ont donné l'ordre d'augmenter la vitesse. Je le sais bien, moi. J'étais en bas. C'est moi qui l'ai reçu. Puis ils ont changé de route.

— Je te dis ce que je sais, ce que j'ai vu. Je n'étais pas sur la passerelle lorsqu'ils se sont aperçus de leur bêtise.

Ils connaissaient Michel depuis longtemps. Ils le savaient débrouillard. Ils l'avaient parfois aidé à soustraire des colis au contrôle des douaniers, et Michel s'en était montré reconnaissant. Ils avaient confiance en lui.

— J'étais au pied de l'échelle, poursuivit le second maître, lorsque nous avons été touchés par le premier obus, et Talan m'a envoyé à l'arrière. Il m'a dit : « Visitez la drosse. Visitez la barre franche. » Il en avait au second capitaine, qui n'était pas là, qui devait « dormir comme un loir », criait-il. Je n'ai pas eu le temps d'aller jusqu'à la dunette. Il y a eu le deuxième coup. Je l'ai vu éclater sur le pont et j'ai cru que la timonerie était abattue. C'était le fumoir. Je suis revenu en courant.

Le premier lieutenant Siccardi avait été blessé; un éclat lui avait arraché une joue.

Quelqu'un du groupe dit : « Il ne l'avait pas volé », et Michel cependant se révolta.

— Quoi ? Il n'avait rien fait, Siccardi. Comme moi, il avait obéi aux ordres. Celui qui commandait était Talan... Talan, répéta Michel en étouffant la voix et en regardant le barreur immobile.

Michel se trouvait dans une embarcation perdue et peut-être dans peu d'heures serait-il mort, cependant il redoutait encore Talan. Il ne s'était jamais posé de questions. Il n'avait jamais cherché à s'expliquer pourquoi on redoutait à un tel point Talan, pourquoi lorsque celui-ci traversait la timonerie et se promenait sur la passerelle non seulement on ne parlait plus, mais on ne sourîait plus, mais encore on détournait les yeux et on avait hâte de s'en aller.

Un jour, Michel avait dit à un camarade, et c'est la seule explication que jamais il s'était donnée : « Celui-là, même s'il n'était pas mauvais, on ne l'aimerait pas. C'est comme s'il avait une mauvaise odeur. »

Quelle malchance de plus qu'il fût là à l'arrière, qu'il fût parvenu, alors que tant d'autres plus jeunes, plus forts, avaient disparu, à quitter le navire ! Quelle malchance que ce fût justement lui qui tînt la barre ! Il faudrait la lui arracher des mains. Après avoir perdu le « Nevada », se disait Michel dans sa folie, « il éloignait la baleinière de la terre ».

— C'était Talan qui commandait, répéta le second maître, et c'est lui qui commande encore. Pour notre malheur.

Ils étaient dans cette baleinière depuis plus de trente-six heures, pour la deuxième fois il faisait jour, et qui s'était posé une question sur la route suivie ? Ils n'avaient pas été plus de quatre sur quatorze à savoir que jusqu'alors ils n'avaient pas été libres d'imposer une direction au canot, qu'il s'était agi d'abord de le maintenir en fuite pour qu'il ne fût pas empli par les lames, pour qu'il ne chavirât pas.

Tous s'étaient aperçus de l'affaiblissement du vent et de la mer, mais, Talan mort, ils étaient trois seulement à se dire que la baleinière, depuis quelques heures, pourrait naviguer, c'est-à-dire utiliser le vent à sa guise, tout au moins prendre la cape, ce qui aurait eu pour effet d'arrêter la course vers le nord-est.

Mais qui à bord, à part toujours ces trois hommes, savait que la baleinière se dirigeait vers le nord-est, vers les solitudes de l'océan Glacial Arctique ?

Les mécaniciens s'en soucieraient fort peu s'ils ne venaient d'écouter Michel.

— Pour notre malheur ? répéta Lucchesi en écho.

— La terre est derrière nous. Nous nous éloignons de la terre.

— Et devant, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Comment rien ?

— De l'eau, toujours de l'eau.

Tous tendus vers Michel, ils tournaient maintenant le visage vers l'arrière et ils ne voyaient de Talan rien qu'une masse de vêtements et une énorme main noirâtre posée sur la barre. A côté de lui Camille regardait droit devant lui, au delà de la baleinière, d'un œil fixe. Hamm jetait une poignée de thé dans l'eau bouillante.

« Pour notre malheur ». Ils avaient eu cependant jusqu'à cette minute un mince espoir d'être sauvés. François Léon lui-même, qui calomniait les officiers de pont, avait éprouvé un réconfort non avoué d'avoir à bord le maître du « Nevada », d'être conduit par Talan.

Mais Michel venait de leur dire :

— C'est lui qui nous a perdus. Et où nous conduit-il ? Devant, il n'y a rien que de l'eau, toujours de l'eau.

Ils étaient atterrés.

— Tu ne te trompes pas, Michel ? Non ?

— Me tromper ! Je passais mes journées et mes nuits dans la chambre de navigation, et je sais lire une carte.

L'ESPAGNOL GABRIEL venait d'en apprendre plus sur la mer en trois heures qu'en deux mois de navigation.

Il n'était pas sot. Pour comprendre, il n'avait pas besoin de longues explications, et il n'y a pas que les mots qui comptent, mais la manière dont ils sont dits et celui qui les prononce.

La veille Gabriel n'avait pas prêté beaucoup attention — Desjardins à part — à la qualité des gens qui étaient à bord.

A l'arrière se trouvaient le commandant et un officier, dont il ne savait même pas le nom. Ces deux-là, pour Gabriel, n'avaient pas d'importance, appartenant à un monde si différent du sien, un monde avec lequel le sien n'avait pas de contact.

Avec ces deux-là, s'était dit Gabriel, pensant au moment qu'il aurait soustrait la sacoche à Desjardins, celui-ci étant mort ou passé par-dessus bord, ce qui revient au même, il faudrait jouer serré, les « posséder » par l'assurance de ses réponses. « La sacoche du restaurateur ? Il est probable qu'elle est allée au fond avec lui. » Ou bien, si le cadavre restait à bord. « Oui. J'ai vu hier matin qu'il portait une sacoche. Mais depuis qu'en a-t-il fait ? Peut-être l'a-t-il jetée à la mer. » Et ne pas se laisser démonter, aller jusqu'au : « Fouillez-moi. » Cela impliquait parmi les naufragés des complaisances qu'il faudrait s'assurer, sinon des complices.

Maintenant qu'il avait écouté les hommes, que surtout il les avait regardés avec attention, il n'était pas si sûr qu'ils l'aideraient, que même il s'en trouverait un seul pour dissimuler l'argent, dans le cas où il devrait hâter de quelques heures la mort du restaurateur.

Et auquel d'entre eux ferait-il appel ?

Son regard fixé sur celui qui parlait, qui interrogeait, qui répondait, était allé sans cesse de l'un à l'autre, de Michel à Lucchesi, à Pagnon, à Ravel, à Léon, à Creach. Son regard s'était efforcé de deviner l'homme dans les paroles qu'il prononçait, mais encore dans ses yeux, dans le mouvement des lèvres, dans l'expression du visage, dans les gestes.

Sans doute, se disait Gabriel, qui jugeait d'après lui-même, dans des circonstances normales ces hommes ne refuseraient-ils pas quelques billets. Mais une chose autre que l'argent, une chose qui dépassait l'argent les occupait. Et ce n'était pas que leur vie menacée. Les simples mots qu'ils échangeaient étaient chargés d'un sens inexprimé qui n'échappait pas à Gabriel, un sens qui, seulement par le jeu des visages observés, lui apparaissait avec netteté.

Michel était sans doute celui de ces hommes, parce qu'il parlait le plus, qui se livrait le mieux, mais dans le regard stupéfait d'Antomarchi, dans un ricanement de François Léon, dans un simple : « explique-toi » de Lucchesi, il y avait tout un prolongement ; tout un passé se dévoilait.

Il y avait que ces hommes ne pensaient pas qu'à eux, mais à une grave faute commise, croyaient-ils, qui mettait leur vie en péril, et ils avaient trouvé un responsable.

Ils touchaient Gabriel, la même baleinière les roulait avec lui dans l'océan Glacial Arctique ; cependant ils se trouvaient à mille lieues marines de l'Espagnol.

Non. Gabriel ne pourrait faire appel à eux. Il s'arrangerait seul. Un coup d'épaules, et il répondrait : « La sacoche ? Il la portait attachée à la taille. Elle doit toujours y être. »

Gabriel n'avait eu jusque-là pas d'autre souci que celui de s'emparer de l'argent de Desjardins. « Il était sauvé. » Il avait quitté sans blessure le « Nevada » avant sa disparition. Des marins viendraient qui les recueilleraient. Le tout était de résister au froid.

Voilà que cela n'était pas si sûr. Voilà qu'il n'était plus si sûr qu'il pût jouir de son larcin.

— Devant, qu'est-ce qu'il y a ? avait demandé Lucchesi.

— De l'eau, seulement de l'eau, avait répondu Michel.

Gabriel, s'étant un peu soulevé, ayant bandé les muscles des jambes et des cuisses, s'étant soutenu des mains, regarda par-dessus le pavois, droit devant, au delà du foc. C'était vrai, il n'y avait que de l'eau. On pourrait, dans la même direction, naviguer pendant plusieurs semaines, avait en quelque sorte dit le second maître, qu'on n'apercevrait rien d'autre que de l'eau. Tandis que derrière...

Gabriel tourna la tête et, bien qu'au delà du commandant et de Camille il ne distinguât encore que de l'eau, il pensa, faisant confiance à Michel, que le salut était là et que l'homme qui tenait la barre l'éloignait du salut.

L'homme qui tenait la barre, Talan (s'il s'était douté que ce fût un mort !), serait peut-être la cause que lui, Gabriel, ne jouirait jamais de l'argent de Desjardins, que l'argent serait perdu. Ou bien il se pourrait, se disait l'Espagnol, que dans quelques semaines, dans l'extrême Nord, dans cette région où il n'y avait que de l'eau, un marin, ayant par miracle rencontré la baleinière chargée de cadavres glacés, mît la main sur la sacoche.

Gabriel regarda Talan, et il était l'homme du bord qui le haïssait le plus.

Il saisit un quart de thé que Pagnon lui tendait et fut satisfait d'y plaquer contre les mains, d'y appuyer les lèvres, d'avaler une gorgée, de sentir la chaleur lui gagner les épaules par les bras, pénétrer dans sa gorge, descendre et se répandre en lui.

Pour la première fois, il pensait qu'il aurait une lutte à soutenir pour ne pas périr là.

Tête baissée, buvant lentement, il suivait du coin de l'œil les mouvement de Hamm.

Celui-ci n'était pas dangereux. Ni Michel ni les chauffeurs n'avaient parlé de lui. Il n'aurait pas été à bord qu'on ne l'aurait pas ignoré davantage. Pourtant il était grand, gros, fort et il tenait de la place. Pourtant c'était lui qui faisait tout, qui avait donné les ordres, qui plusieurs fois était venu au centre de la baleinière, qui avait fait écoper l'eau et mettre en place le mât, qui avait fait dans la nuit amener le fanal.

Son nom n'avait pas été prononcé. Au silence des hommes, Gabriel savait que Hamm ne comptait pas, qu'on n'obéissait pas à Hamm, mais à Talan.

Cependant Gabriel le guettait parce que, dans le moment, Hamm, un quart de thé à la main, s'avançait vers le restaurateur.

Il n'avait pu retenir le cri : « Ne vous occupez pas de lui ! » Desjardins lui appartenait. Que personne ne tournât autour de Desjardins, que depuis la veille au soir il abreuvait de cognac... pour le tuer peut-être.

ON avait vu Hamm se mettre debout, car il était accroupi, ayant déjà fait avaler le thé au restaurateur, se reculer, enjamber les bancs et se tenir un moment immobile en avant de la chambre.

Il n'avait pas répondu à Gabriel pas plus que dans la nuit il n'avait imposé silence à Michel lui criant : « Eh bien, pourquoi a-t-on... sur la passerelle ? »

Qu'allait-il faire ?

Gabriel n'était pas seul à regarder Hamm, à attendre, mais tous, à l'exception de Desjardins, mais Michel, qui peu avant avait dit : « Et c'est Talan qui tient la barre, pour notre malheur ! » Mais Lucchesi, qui avait interrogé : « Devant, qu'est-ce qu'il y a ? » Mais Antomarchi, qui enfin avait appris le torpillage du « Nevada ». Mais François Léon, « trahi » pour la troisième fois.

Ils étaient exaspérés, prêts à demander une explication... peut-être même à Talan, et Hamm l'avait bien compris, qui se détourna, mit du thé dans un quart, y ajouta du cognac et s'approcha du cadavre.

Gabriel ne s'était pas trompé qui, après avoir écouté l'un et l'autre, regardé l'un et l'autre, avait conclu que pour les matelots et les mécaniciens Hamm ne comptait pas. Mais depuis le début il avait été mis en avant par Talan, il avait été le porte-parole de Talan. « Allez donc répondre cela au commandant », avait rétorqué l'officier à Desjardins. « C'est un ordre du commandant », avait-il lancé à Michel qui protestait d'avoir à amener le fanal.

Dans le moment, Gabriel observait encore. Tour à tour il portait le regard sur Hamm et sur Talan et sur ceux qu'il n'appelait pas ses camarades et qui n'auraient pas accepté qu'il les appelât ses camarades.

Les deux hommes du pont et les sept de la machine s'étaient tus tant ils étaient intéressés par ce qui se passait à l'arrière, par les gestes de Hamm (mais celui-ci était si grand et si large que ceux-là, sans s'être levés, se portaient, en rampant, sur les côtés pour tâcher d'apercevoir, sans y parvenir, le corps masqué du commandant), qui, après avoir fait boire à Talan du thé et du cognac, avait ouvert le coffret à pansement.

Michel n'était pas tellement surpris de l'immobilité de Talan.

— Tu sais, chuchota-t-il à Lucchesi, il n'est pas du type gueulard. On ne l'entendait jamais. On le voyait peu. Peut-être n'en est-il que plus mauvais... Le plus étonnant, ajouta-t-il un instant plus tard, toujours à mi-voix et dans l'oreille du chauffeur (mais Gabriel, qui avait l'ouïe fine, ne perdait pas un mot), le plus étonnant c'est de voir le lieutenant si dévoué... si dévoué pour Talan, qui le traitait comme un chien. Tu parles si à sa place... Regarde-le, mais regarde-le donc.

Lucchesi pas plus que les autres n'avait besoin qu'on appelât son attention sur Hamm.

Celui-ci, le coffret à pansement ouvert, débouchait une fiole, préparait un tampon de coton (on voyait bien qu'il souffrait, qu'il se servait difficilement de ses mains ; on vit bien la peine qu'il eut pour passer deux doigts enflés dans les anneaux des ciseaux), disposait une bande.

— Tu parles si à sa place je le laisserais..., répéta Michel, précisant un peu sa pensée sans toutefois la formuler entièrement.

Et Hamm se penchait sur Talan comme s'il l'interrogeait et l'encourageait.

Puis, de quelques minutes, les naufragés ne virent rien d'autre que le dos du lieutenant qui, bien équilibré sur les jambes écartées, refaisait le pansement du commandant.

Un tampon de coton souillé fut lancé à l'eau ; la main gauche de l'officier saisit la bande de toile ; par moments on apercevait, à droite, à gauche, au-dessus, la longue cravate de laine bleue qui s'enroulait, passant plusieurs fois sous la mâchoire et sur la casquette, autour de la tête de Talan.

Enfin, après avoir soulevé le haut col du manteau, après avoir affermi le commandant à sa place (cela fut distinctement vu), Hamm s'accroupit et prépara du thé pour lui.

— Il ne doit pas aller fort, dit Michel parlant de Talan, mais il est là toujours.

MIDI était passé depuis longtemps déjà, mais aucun de ces hommes n'avait souci de l'heure. Moins épaisse, moins blanche, avec des reflets jaunâtres, éclairée en transparence par le soleil, la chape ouateuse qui s'était formée dans la nuit au-dessus de l'océan s'était légèrement élevée et étirée. L'eau, la baleinière, le dos des hommes, leurs visages, leurs mains, lorsqu'ils les tendaient, étaient recouverts d'un velours mordoré.

C'était du soleil, se disaient les naufragés, et ils bougeaient leurs doigts gantés d'un peu de chaleur.

Le plus pénible pour le moment n'était plus le froid, mais l'immobilité. Aussi, les uns après les autres, non pas ensemble, mais les uns puis les autres, se mirent-ils debout, firent-ils un pas pour se dégourdir, des flexions des jambes et des bras, firent-ils pivoter le torse sur le tronc.

Ils s'accroupirent de nouveau, car le vent enveloppait, serrait et pénétrait tout ce qui se trouvait au-dessus des pavois.

Michel s'était seulement déplacé un peu de manière à ne pas être gêné par les hommes devant lui, à bien voir ce qui se passait à l'arrière, dans la chambre.

Il répéta :

— Il ne doit pas aller fort.

Puis, s'adressant à François Léon :

— Qu'en penses-tu ? Combien de temps crois-tu qu'il tiendra le coup ?

— Je ne sais pas. Il faudrait le voir de près, s'en approcher.

— Peut-être jusqu'à ce soir, poursuivit Michel. Peut-être jusqu'à demain. Mais pourquoi suit-il cette route qui nous éloigne de la terre ?

— Pourquoi, fit le soutier, n'irions-nous pas le lui demander ?

— Si tu crois qu'il te répondra.

— On l'obligera.

— Comment ? Tu ne le connais pas.

MICHEL n'aurait pu préciser l'instant où follement il avait pensé : « Et si Talan voulait nous perdre ! Si volontairement il dirigeait l'embarcation vers le nord-est pour nous perdre ! »

Peut-être était-ce dans la nuit tandis qu'il interrogeait Creach, après que Hamm eut fait amener le fanal. Peut-être était-ce en racontant aux mécaniciens ce qui s'était passé sur la passerelle avant le premier coup de canon, ou au moment que Ravel avait demandé : « Mais pourquoi donc ne nous a-t-il pas torpillé tout de suite ? » Plus vraisemblablement cette pensée n'était pas venue d'un coup. Après avoir lentement pris forme, elle s'était imposée et encore elle évoluait.

Pendant tout le temps que Michel avait parlé aux mécaniciens, et cela avait duré, car ces gens des fonds du navire connaissent mal les choses de la navigation, et il avait fallu expliquer et préciser, non pas pour un seul homme mais pour sept, il avait fallu répéter pour que tous comprissent bien, il y avait eu cette pensée : « s'il voulait nous perdre ? » comme une graine, qui s'était vite gonflée, craquelée, avait éclaté, germé et de laquelle avait jailli une tige à la fleur écarlate.

Michel avait suivi avec fièvre les gestes de Hamm soignant Talan. Le lieutenant s'était accroupi et, maintenant, après avoir bu le thé, avait repris sa place de l'autre côté de la barre, soutenant de l'épaule le commandant. Le second maître avait interrogé François Léon, et plusieurs hommes, il le savait, l'avaient entendu : « Il ne doit pas aller fort. Combien de temps, crois-tu, qu'il tiendra le coup ? »

Il avait eu sur les lèvres ces mots : « Pourquoi ne pas nous débarrasser de Talan ? »

Michel avait fait tous ces calculs : acheter du cognac en France, vendre le cognac en Russie, avec l'argent réalisé acquérir des fourrures qui seraient débarquées à Marseille, ajouter à ceux déjà mis de côté une jolie liasse de billets.

Michel avait fait tous ces projets et il aimait sa femme. Il ne voulait pas qu'un autre homme que lui tînt cette femme dans les bras.

Ce n'était ni à cause de l'argent ni des projets d'avenir, ni de la femme que dans l'esprit de Michel s'était formée cette pensée : « Il veut nous perdre », et que cette pensée était devenue : « Pourquoi ne pas nous débarrasser de Talan ? »

Mais de l'autre côté des bordés des milliers de rats argentés galopaient le long de l'embarcation, et le marin les entendait attaquer le bois des griffes et des dents. Il les avait senti mordre et déchirer sa propre chair.

La mort rôdait autour de Michel, et ce foc triangulaire et allongé, qui jusque-là les avait emportés vers le nord-est, était, lui semblait-il, le fer de sa faux. Par moments un peu de raison lui revenait et il se disait : « On ira le trouver. Commandant, nous ne voulons pas nous éloigner davantage de la terre. La mer est maniable. On va virer de bord, sortir quatre avirons et faire du sud. Si vous vous y opposez, nous le ferons sans vous. »

Oui, mais c'était Talan. Non pas un homme, mais une sorte de démon. Du moins dans le moment Michel le voyait-il ainsi.

Par milliers, serrés les uns contre les autres, échine argentée contre échine argentée, les rats galopaient le long du bord.

Et tout à coup le second maître lâcha à haute voix :

— Il nous conduit vers le nord-est comme s'il voulait nous perdre.

Il y eut un moment d'étonnement, de stupeur même parmi les hommes, et peut-être se seraient-ils tous mis debout et se seraient-ils portés vers l'arrière si Creach, qui depuis longtemps n'avait plus dit un mot, qui était le seul à veiller au large, n'avait appuyé une main sur l'épaule de Michel.

— Regarde, lui dit-il, le vent tombe. Bientôt il n'y aura plus de vent.

C'était vrai. A peine si la voile unique, cet étroit foc qui avait la forme de la faux de la mort, était-elle tendue. A peine si on entendait contre la coque les griffes des rats.

— Mais dans quelques heures, demain, il soufflera encore, répondit Michel sur un ton coléreux, et il faut savoir ce que nous ferons, ce que nous ferons demain.

Il avait précisé : demain. Car la crainte le modérait encore. Demain peut-être Talan serait-il mort.

Creach cependant ne se tut pas.

— Regardez, regardez comme le ciel se charge.

Il était arrivé à Creach, chevauchant l'océan dans une coquille de noix, d'interpeller ainsi son compagnon : « Le ciel s'alourdit et le vent est tombé. » Il redoutait la brume.

Creach, embarqué à bord de vapeurs, ne s'était plus inquiété de la clarté et de l'obscurité de l'atmosphère. D'autres à sa place avaient ce souci. Il avait oublié les années passées. Il se retrouvait à la pointe du doris montant et descendant à la lame. Il dit encore:

— Si un autre vent ne se lève pas, dans une heure on n'y verra pas à trois brasses.

Alors, à l'exception d'Antomarchi et de Lucchesi, ces hommes de la machine qui jamais n'avaient regardé la mer, levés à demi, portèrent les yeux sur l'océan.

Le soleil qui quelques heures plus tôt était apparu entre l'est et le sud, plus près du sud

que de l'est, qui s'était élevé de peu de degrés au-dessus de la ligne de l'horizon, s'inclinait déjà, près de disparaître, entre le sud et l'ouest, plus près du sud que de l'ouest.

Il n'était pas tout à fait visible et de minute en minute il le devenait moins. Encore était étendue cette mince pellicule mordorée qui était sa lumière et sa chaleur, sous laquelle l'eau jouait comme de la chair sous un fin gant de peau. Mais la couleur de cette pellicule s'éteignait.

Entre le soleil et les hommes qui le regardaient se tissait une toile qui s'épaississait à vue d'œil. Une navette allait et venait rapidement de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, et ce n'était pas qu'un fil qu'à chaque passage elle tendait, mais dix, mais vingt, vingt fils soyeux qui s'enchevêtraient et devenaient les barreaux d'une prison.

Les hommes détournèrent le regard, leur angoisse accrue. La mer n'était plus terrible. Elle n'était plus formée de lames qui se succédaient, se poursuivaient, se roulaient, dont la crête écumait, qui se brisaient et éclataient en paquets de mer et en embruns.

Elle était presque calme, presque immobile, seulement se creusant profondément et s'enflant de même « sur place », entraînant avec elle, en bas et en haut, la baleinière au foc dégonflé.

Elle n'était plus terrible, mais à ces hommes qui ne la connaissaient pas, qui tout à coup s'apercevaient combien elle était déserte, vide, qui tout à coup étaient désespérés d'être si loin de tout, d'être perdus dans le Grand Nord, d'être emprisonnés derrière des barreaux à chaque instant plus nombreux et plus épais, elle apparaissait plus redoutable qu'avant.

Avant de s'accroupir de nouveau ils jetèrent un regard à l'arrière vers Talan et Hamm, épaule contre épaule.

Déjà dans le fond de l'embarcation on y voyait moins ; il fallait s'en approcher pour distinguer les traits d'un visage. Déjà le froid plus intense de l'obscurité se faisait sentir.

Pour eux, maintenant, il ne s'agissait plus de la route que suivait l'embarcation ; d'ailleurs le sillage qu'inscrivait dans l'eau le gouvernail était à peine visible. Il ne s'agissait plus de se diriger vers le nord-est ou le sud-ouest. Ils n'osaient plus penser à la terre.

Ils venaient d'acquérir la certitude qu'ils étaient perdus et dans leurs esprits troublés s'établissait une confusion plus grande encore. Ils avaient écouté Michel. Ils le croyaient, et il leur semblait que Talan avait atteint son but, qu'il les avait conduits là où il avait eu l'intention de les amener.

Il n'était pas nécessaire que le second maître formulât complètement sa pensée.

Ah ! ne plus avoir à bord, ne plus voir à l'arrière, tenant la barre, cet homme qui les méprisait et qu'ils redoutaient, qui était responsable de leur malheur. Alors tout changerait, le ciel s'éclaircirait et la mer deviendrait moins déserte.

— Il ne faut pas se précipiter, dit Michel sans autre explication, car l'intention de tous était manifeste. Il ne tiendra pas longtemps. Peut-être demain sera-t-il mort.

— L'un de nous doit aller à l'arrière ce soir pour se rendre compte, dit François Léon.

— J'irai, moi, leur souffla Gabriel, prenant la parole pour la première fois.

— Toi ? Toi ? répéta Michel. De quoi te mêles-tu. Tu n'es même pas inscrit maritime. Ce sont des affaires qui ne te regardent pas.

— Croyez-vous que ma peau ne vaille pas la vôtre ? La vérité est que vous avez peur. Tous, vous avez peur. Moi, je le balance à la flotte tout de suite.

— Fous-nous la paix, lui lança Michel. J'irai, moi, à l'arrière, la nuit venue, voir comment il est. J'ai un prétexte. Je leur dirai : « On a droit au chapitre. Nous demandons que l'on forme un conseil de l'équipage. »

CHAPITRE XII

ACCROUPI dans la chambre, le fanal entre les jambes, son carnet dans une main, le crayon dans l'autre, Hamm se disait qu'il lui faudrait avoir la volonté, jusqu'à ce que la mort arrivât, de faire deux choses :

Remonter sa montre. Noter succinctement, avec leurs dates, les événements.

Ainsi on saurait en découvrant la baleinière et leurs cadavres — si on les découvrait — ce qui s'était passé à bord.

Et il ne serait pas facile d'avoir cette volonté ni toute autre.

Il y avait eu d'abord cette espèce de brume dans la tête de Hamm ; elle s'épaississait. En réalité il s'agissait, pensait le marin, qui y voyait clair encore cependant en lui, d'une paresse de l'esprit, paresse qui pourrait devenir, qui deviendrait de la paralysie.

Il se surprenait, par exemple, à tourner le remontoir de sa montre alors qu'il l'avait fait quelques minutes plus tôt, le ressort étant monté à bloc.

Il lui fallait feuilleter le carnet, lire et relire ce qu'il avait écrit le matin et la veille, pour

savoir depuis combien d'heures les naufragés se trouvaient à bord et à quel moment Talan était mort.

Cependant pour d'autres choses il avait encore bonne tête. Combien de temps la conserverait-il ? Et qu'importait maintenant qu'il la conservât ? Il lui aurait fallu jouer la comédie si le vent n'avait pas cessé, s'il avait été possible de continuer à diriger la baleinière.

Mais il n'était plus question d'aller vers le nord-est ou de mettre le cap sur la terre ; l'embarcation était stoppée sur un océan à peine houleux. Hamm, pour le salut de l'équipage, n'avait plus à imposer sa volonté.

Et ce souci qu'il avait eu de prendre et de conserver le commandement parce qu'il était le seul officier (il ne savait pas alors encore que Talan se trouvait parmi les rescapés) ne le tourmentait plus. Deux jours de souffrance en étaient venus à bout.

D'ailleurs, à l'aube suivante, dans quelques heures, Michel reviendrait à l'arrière, et Hamm ne pourrait plus lui celer la mort de Talan.

Et il n'avait pas l'intention de la lui celer. Il avait même projeté de dire au second maître : « Approchez-vous. Regardez donc de près, de plus près, de bien près celui qui vous faisait si peur. Il était mort hier soir lorsque vous êtes venu. Il était mort hier à midi lorsque je le pansais. Il est mort depuis plus de vingt-quatre heures. »

Hamm, accroupi dans la chambre, le fanal entre les jambes, son carnet dans une main, le crayon dans l'autre, avait oublié déjà ce qu'il se disait une minute plus tôt : qu'il lui faudrait seulement avoir la volonté « jusqu'au bout » de remonter sa montre et de noter ce qui se passerait à bord.

Il s'était mis à penser à Michel, à la comédie qu'il avait jouée, et le reste, avenir compris, était perdu dans la brume.

Lorsque Gabriel lui avait sifflé à l'oreille : « Ne vous occupez donc pas de lui », il avait eu vraiment peur de voir tous les hommes se lever et se précipiter à l'arrière.

Alors il avait fait, se disait-il consciemment, une chose folle.

Le fourneau d'alcool rallumé, il avait fait mine de verser de l'eau bouillante dans un quart. Il s'était placé de façon à masquer le récipient aux hommes, mais sans leur tourner tout à fait le dos. Avec une grande lucidité, comme s'il eût préparé cette scène, il s'était présenté aux hommes de trois quarts pour qu'ils devinent ses gestes. Ils apercevaient son bras gauche, celui dont la main tenait le quart, et ils apercevaient aussi l'épaule droite qui se déplaçait lentement de bas en haut, car dans le moment la main droite, croyait-on, soulevait et basculait la louche qui avait été plongée dans la marmite.

De la même manière Hamm avait fait le simulacre d'ajouter deux doigts de cognac au thé. Son corps cachait le quart et sa main droite avait saisi la bouteille, l'avait portée aux dents, qui avaient arraché le bouchon.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? lui avait

soufflé à l'oreille Camille, tiré par l'horreur de son immobilité de mort.

— Tais-toi.

Hamm s'était mis à dérouler les tours de la cravate de laine qui, passant sous la mâchoire et sur la casquette, enserrait la tête du cadavre et, ce faisant, il s'était dit qu'il lui faudrait jouer la comédie jusqu'au bout, qu'il ne suffirait pas de présenter le quart aux lèvres de Talan, mais qu'il devrait panser la blessure.

Il n'avait éprouvé aucune faiblesse (bien que ce qu'il voyait dans le moment...), mais l'envie de se retourner d'un coup, de faire face à tous ces hommes immobiles et silencieux dont il sentait le regard posé sur lui. Tout à coup il avait eu le « trac », la crainte de mal jouer son rôle. Il s'était dit qu'un de ces hommes, derrière lui, qui guettaient ses gestes allait se mettre à rire, à être secoué par un hoquet, allait lui crier : « Dis donc ! l'officier, est-ce que tu nous prends pour des imbéciles ? »

Pour retrouver son sang-froid plus que pour mieux tromper il avait posé des questions au cadavre, et, tour après tour de cravate, soulevant la casquette, se penchant à droite, se penchant à gauche, se reculant, se baissant, se haussant, comme un homme occupé à réconforter et à soigner un blessé, il chuchotait (mais le vent emportait vers l'avant de la baleinière des bribes de mots) et il tendait l'oreille comme pour saisir des réponses.

« Souffrez-vous ? Je vous fais mal ? Boirez-vous encore du thé ou voulez-vous du cognac pur ? »

Et brusquement il n'avait plus pensé aux hommes, il n'avait plus eu le trac, tout avait été effacé par une extraordinaire hallucination.

Dans la chambre de la baleinière s'étaient trouvés deux Hamm ; l'un qui faisait boire le cadavre de Talan et lui donnait ses soins, l'autre qui assistait à cette comédie. Deux Hamm, dont le second était sorti du premier, semblait-il.

Mais entre les deux Hamm la séparation ne s'était pas faite d'un coup.

D'abord Hamm s'était entendu parler.

Hamm témoin avait entendu parler Hamm qui agissait, qui, après avoir dénudé le visage, approchait le quart des lèvres du cadavre et disait à celui-ci : « Boirez-vous encore du thé ? »

Il entendait un mot et ne savait pas quel serait le mot suivant. Il entendait une question et ne savait pas quelle serait la question suivante.

Pour la première fois de sa vie — et le même phénomène se produirait quelques secondes plus tard dans un autre ordre — il jugeait de la qualité, de l'intensité, du timbre, de la sonorité, de la vitesse de sa propre voix.

Il s'entendait parler et il lui semblait entendre parler un étranger.

Puis il s'était vu, et ce qu'il faisait dans le moment était si extravagant qu'il s'était demandé s'il n'était pas devenu fou, non pas subitement, mais peu à peu, mais heure à heure, car il y avait eu déjà cette brume qui brouillait sa mémoire.

Un grand homme fort, un gros homme, aux épaules rondes, au dos arrondi par la posture, un de ces hommes qui tiennent de la place et se meuvent lentement et lourdement, dont le volume était encore accru par le macfarlane passé sur des vêtements épais et nombreux, introduisait entre les jaunes dents déchaussées d'un cadavre le bord d'un quart d'étain.

Son épais visage gris, boursouflé, couvert aux deux tiers d'un poil hérissé, était grave, soucieux, et son regard noir, serti par des paupières décapées par le froid, attentif, ne reflétait pas l'horreur que Hamm témoin éprouvait.

Il avait vu ses propres mains qui écartaient les poils de la moustache et de la barbe du cadavre poissés par un épais liquide suintant des narines, qui pesaient d'un pouce (dans cette chair morte, la marque demeurait) sur une joue entre les maxillaires pour que les dents s'écartent, qui, encore, du même pouce, soulevaient une paupière voilant à demi la sclérotique glacée.

Ces mains, toujours, après avoir fait basculer le quart, après avoir fait mine de verser un peu de liquide dans la gorge du cadavre, saisissaient la tête, la penchaient en avant, fouillaient des doigts dans la plaie de la nuque, arrachaient le coton devenu une sorte de caillou noirâtre et le lançaient à l'eau.

« Je suis devenu fou », s'était dit Hamm, et ce n'était pas parce qu'il s'était entendu et vu. Il n'y avait plus deux Hamm, mais un seul dont les genoux appuyaient sur ceux de Talan et dont les mains gourdes emmaillottaient maladroitement la tête de celui qui avait été le chef du « Nevada ».

« Je suis fou de jouer cette comédie », et il allait se tourner vers les hommes, il allait leur crier : « On va le jeter à la mer ; il sent déjà mauvais malgré le froid », lorsque tout à coup Camille s'était mis à vomir avec des convulsions qui le pliaient en deux.

Il avait empoigné le garçon, l'avait jeté dans le fond de la chambre et s'était mis à la barre.

•

CETTE barre, il l'avait quittée dès l'arrivée de la nuit. Il n'était plus utile que quelqu'un la tînt ; le vent était tombé. Mais sous la main glacée de Talan elle ne jouait pas librement.

C'est alors que Michel était venu à l'arrière.

Depuis plusieurs heures (il ne savait pas depuis combien exactement de temps) Hamm avait complètement cessé de souffrir de ses

pieds. Il se disait que le sang n'y circulait plus, que des caillots, peut-être, empêchaient la circulation, à moins que les veines et des artères n'eussent été durcies par le froid.

En tout cas, il était agréable de ne plus être torturé. Et sur ces pieds insensibles jusqu'au-dessus des chevilles, ces pieds qui ne se pliaient plus, qui avaient enflé, il pouvait se déplacer comme se déplacent, supposait-il, les mutilés sur des moignons durcis.

Quant aux mains, elles n'étaient jamais devenues tout à fait indolores et n'avaient jamais perdu toute leur souplesse. Il n'avait pas cessé de pouvoir les bouger, rapprocher les doigts les uns des autres et de la paume. Il faisait jouer le poignet. Il évitait de les heurter brutalement car alors la douleur sourde, écœurante et qui persistait se propageait comme un courant électrique de la partie touchée jusqu'au centre de la poitrine.

Mais cette sensation d'os broyés et cette autre sensation horrible de mettre les doigts à vif, d'en arracher la peau, seulement en les glissant dans une poche, avaient disparu.

Voici que depuis un moment (il n'y avait pas prêté attention au début et c'était si peu de chose) de nouveau Hamm souffrait de ses pieds. La douleur était différente qu'auparavant. Par moments il lui semblait qu'une longue aiguille rougie au feu avait été introduite dans les articulations des chevilles et des doigts comme si on eût cherché par ce moyen à séparer les os les uns des autres. Il ne pouvait plus poser les pieds, appuyer dessus sans sentir des dizaines de pointes acérées en pénétrer la chair.

Il faisait moins froid. Le sang recommençait à circuler. Et, ayant vu avant la fin du jour, sous la chape nuageuse, l'air s'épaissir de la manière d'un blanc d'œuf qui se coagule, Hamm pensait à la neige.

Il pensait à la neige lorsqu'à l'avant Michel s'était levé et avait écarté ses camarades pour venir à l'arrière.

Lorsqu'à Marseille avant le départ Hamm avait reçu les cartes et les documents particuliers à cette navigation dans l'océan Glacial Arctique, après avoir réussi à se servir de la grille à chiffrer et à déchiffrer les télégrammes à destination et provenant des Russes, il avait feuilleté les « Instructions nautiques » des régions au delà du cap Nord. Ce qu'il avait lu lui avait paru si intéressant qu'il avait emporté le livre dans sa cabine.

Dans le moment il lui était impossible de se souvenir des détails. Lui dont la mémoire émerveillait ses camarades, cette mémoire qui lui faisait réciter presque mot pour mot des pages entières seulement lues deux, trois fois, il était incapable de se rappeler les caractéristiques du temps à neige dans cette région.

En temps normal, même sans avoir lu les « Instructions nautiques », grâce à sa connaissance de la physique du monde et de la géographie, par recoupements, par assimilation et contraste, il aurait découvert les circonstances atmosphériques favorables à la formation d'une précipitation neigeuse.

Il en était incapable, douloureusement incapable.

Frottant un pied à l'autre, ce qui rendait moins pénibles les élancements, il se disait seulement que s'il neigeait il en serait plus vite fini d'eux, car d'abord la neige rendrait vaines les recherches du « Tiger » et ensuite elle tombe parfois à de telles latitudes si abondamment qu'il faudrait s'en défendre et qu'on n'y parviendrait sans doute pas. Elle ensevelirait les hommes et surchargerait la baleinière, qui à la première grosse houle coulerait.

A ce moment il avait aperçu Michel qui, le fanal allumé à la main, enjambait un banc, puis un autre, puis le troisième.

Troublé par cette approche, Hamm s'était mis debout.

Il n'avait pas encore pris la décision de renoncer. Il s'était seulement convaincu de l'inutilité de s'occuper de la barre et il pensait à la neige qui pouvait tomber.

— Que voulez-vous ? avait-il demandé au second maître.

Il avait été anxieux de connaître la réponse à sa question. Ce qu'il avait redouté toute la journée allait-il se produire, la nuit venue ? Allait-on exiger des explications ? Les hommes avaient-ils décidé (ces chuchotements qui avaient duré des heures !) de prendre la direction (alors qu'elle était stoppée !) de la baleinière ?

— Parler au commandant, avait répondu Michel.

Hamm avait été décontenancé. C'était absurde. Ils s'étaient donc laissé prendre à sa comédie ! Mais peut-être était-ce une feinte, une ruse. Peut-être Michel, l'instant d'après, allait-il le traiter de menteur, de trompeur.

Il avait joué jusqu'au bout et avait répondu d'une voix sans timbre.

— Ce n'est pas possible. Le commandant est affaibli et il repose. Que lui voulez-vous ?

— Voilà. Nous avons parlé entre nous. Il faudrait former un conseil de l'équipage.

— Un conseil de l'équipage ! s'était exclamé Hamm sur un ton un peu plus haut qu'il n'eût voulu. Vous connaissez le commandant Talan et vous croyez qu'il aurait accepté (sans le vouloir Hamm avait employé cette forme équivoque) un conseil de l'équipage. Vraiment ? Vous l'avez cru ? Qui vous a donné cette idée ?

C'était certainement la première fois de sa vie que Hamm parlait avec tant de liberté à un matelot.

— Ecoutez-moi, reprit-il. Retournez à

l'avant et hissez le fanal au mât comme la nuit dernière. Je vous y autorise. Je vous en donne l'ordre même. Le commandant vous en donne l'ordre.

Il s'était tourné vers le cadavre de Talan, et, lorsque quelques secondes plus tard il avait de nouveau fait face à Michel, il ne l'avait plus vu devant lui, mais aperçu de dos qui, enjambant les bancs, regagnait sa place à la pointe de la baleinière.

FALLAIT-IL, se disait Hamm, qu'il notât cette tentative de Michel pour s'approcher de Talan ? Car à cette histoire de « conseil de l'équipage » il n'y avait cru que sur le moment.

« Quelle plaisanterie ! » ricanait-il en tournant de gauche à droite les pages de son carnet bien présenté à la lumière et lisant ici et là ce qu'il venait d'écrire, ce qu'il avait écrit quelques heures plus tôt et la veille au soir.

« Quelle plaisanterie ! Comme si j'allais m'y laisser prendre ! (Il avait déjà oublié qu'à entendre la demande du second maître il avait éprouvé une sorte de soulagement). Qui aurait jamais, dans n'importe quelle circonstance, osé proposer à Talan de former un conseil de l'équipage ? Ah ! Ils auraient été bien reçus. »

« La vérité est que Michel voulait s'approcher de Talan, qu'il soupçonne, et les autres avec lui, quelque chose. Qu'ils le redoutent moins. Michel s'est approché de la bauge du vieux sanglier. »

Il prit à Hamm une extraordinaire envie de rire, de rire aux éclats. Et si les hommes avaient pu voir, comme Camille, en boule lui aussi dans le fond de la chambre, le voyait, le visage du lieutenant ouvert et sa poitrine creusée par un immense rire avorté, s'ils avaient pu voir ce visage et cette poitrine d'un homme comme surpris par la mort tandis qu'il était secoué par un formidable rire, ils auraient été frappés de stupeur.

Hamm pensait à la tête que ces mêmes hommes feraient dans quelques heures, à l'aube suivante, lorsqu'après les avoir lui-même conduits à Talan il déroulerait la longue cravate de laine et soulèverait la casquette. « Eh bien. Vous n'en avez plus peur, maintenant ? C'est fini ? »

Après avoir écrit : « 26 octobre. 19 heures. Vent nul. Océan seulement houleux. Ciel couvert. Froid moins rigoureux. Possibilité de neige », il glissa le carnet dans une poche, boutonna soigneusement la vareuse et le macfarlane (voilà quelque chose qu'il pouvait faire maintenant sans trop souffrir) et les mains sous les aisselles il se pelotonna sur lui-même et se serra contre Camille.

Calmé, sans plus aucune envie de rire, il regardait devant lui, à 3, 4 mètres, les hommes et l'embarcation.

Au mât, presque au-dessus du gaillard, le fanal était accroché, et Michel avait amené la voile inutile. Le fanal était placé en avant du mât, la tôle contre le bois, une vitre vers l'avant, une autre vers la droite, la troisième vers la gauche.

Malgré cette position de la lumière, l'embarcation était nettement visible, particulièrement la partie supérieure, le pont. On distinguait cependant certains détails de l'intérieur, les baux par exemple, les interstices calfatés des bordés, les avirons et les gaffes au fond, le grappin et un cordage lové glissés sous le gaillard.

Hamm s'en émerveilla. C'était la première — et ce serait sans doute la dernière — heure de calme qu'il vivait depuis son réveil à bord du « Nevada » par la sonnerie du chadburn. Il ne souffrait pas et les hommes en face de lui ne paraissaient pas souffrir.

Son esprit était dégagé, sa vision nette. Il ne redoutait plus rien. Il éprouvait même un certain plaisir. C'était curieux, se disait-il, de ne pas être dans de telles circonstances même angoissé.

L'intérieur de la baleinière, en coquille de noix avec les baux en saillie et les épais bancs vus de l'arrière et un peu par-dessous, lui paraissait être l'intérieur d'une maison de bois à la charpente apparente, d'un chalet quelque part dans la montagne, sur un haut plateau, et les hommes allongés, couchés en chien de fusil, la tête sur leurs ballots, à demi cachés par les manteaux et les couvertures, ces hommes, qui au retour de Michel avaient encore longuement chuchoté entre eux, des gardiens de troupeau au repos.

Le second maître s'était glissé sous le gaillard entre le grappin et le cordage, mais Creach n'avait pas quitté sa place ni sa posture ; il dormait affaissé sur lui-même, les épaules basses ; il ressemblait à une énorme poule noire, la tête sous l'aile.

« Et demain ils viendront, pensa Hamm, prendre ma place à l'arrière et ils basculeront le corps de Talan à la mer. Ainsi disparaîtra Talan que tous craignaient. »

Des hommes de la machine Hamm ne distinguait que les formes moulées, mais là, une tête, ici une épaule se dégageaient des couvertures et, sur la droite, une main nue comme détachée du corps, très mobile, tenait une cigarette tandis que sur l'amas des corps se développait un anneau de fumée.

Sa tête s'étant légèrement tournée vers la gauche, le regard de Hamm se posa sur Gabriel et sur Desjardins. Cet éclairage du fond de l'embarcation était vraiment extraordinaire, se disait le marin. Peut-être était-il dû à la lourdeur de l'atmosphère qui ne permettait pas à la lumière du fanal de se

répandre à l'extérieur, de se diffuser, qui formait une sorte d'abat-jour. S'il était difficile de distinguer nettement les détails des objets de couleur sombre comme, par exemple, les détails de la masse de Desjardins, enveloppé presque complètement dans une couverture marron foncé, il était aisé de suivre les moindres mouvements d'un visage clair ou d'une main nue ; ainsi, dans le moment, du visage de Gabriel et de ses mains qui se déplaçaient...

Brusquement Hamm cessa de penser à ce qu'il y avait d'étonnant dans l'éclairage de la baleinière.

Quelques heures plus tôt, les traits marqués par une fureur méchante, Gabriel lui avait lancé : « Inutile de lui tourner autour, je m'en occupe. Avez-vous compris ? » Et lui, Hamm, qui stupidement avait pris cette colère et ce cri pour la première manifestation d'une espèce de rébellion de l'équipage !...

Il comprenait, maintenant seulement, à voir les mains de Gabriel qui, s'étant approché de Desjardins, de cette molle masse de Desjardins, saoul (Il entendait la voix de l'Espagnol : « Il a bu tout cela à lui seul. »), écartaient la couverture, le pardessus et la veste du restaurateur et découvraient la sacoche.

L'esprit de Hamm fit un bond en arrière de près de vingt-quatre heures. Furieusement les lames bousculaient la baleinière, Talan — Talan vivant — venait de prendre la barre, Desjardins avait frappé Hamm d'un coup de poing et Gabriel ricanant hurlait : « Ce qu'il a dans cette sacoche ? Sa galette. Son or. »

Dans le moment Gabriel se disposait à voler cet or. Il allait trancher la lanière de cuir et s'emparer de la sacoche.

Dans le moment, c'est-à-dire alors que tout était perdu. Inconcevable ! se disait Hamm, mais cela était. S'il n'intervenait pas (mais il interviendrait. Pour une fois il userait de sa force. Il « casserait la gueule » à ce petit voleur) la sacoche passerait d'un cadavre de demain à un cadavre d'après-demain.

Tout à coup Hamm ne distingua plus rien dans le fond de l'embarcation. Cette construction en coquille qu'il avait comparée à l'intérieur d'un chalet de bois, Michel, glissé sous le gaillard, Creach, semblable à une poule noire endormie la tête sous l'aile, le moutonnement des corps des machinistes, la masse sombre de Desjardins, les taches claires du visage et des mains de Gabriel, la sacoche, tout avait disparu.

Cependant le fanal brillait à mi-mât, et dans sa lumière apparaissait le dessus des pavois en forme d'arc gothique.

Hamm se mit à trembler, non pas un peu, mais fortement, au point que ses mains s'agitaient comme celles d'un gâteux.

« Cette lumière qui lui avait permis de surprendre le geste de Gabriel sur le point de voler, venait de l'extérieur, venait d'un navire. »

A deux, trois milles, un bâtiment qui ne redoutait pas les sous-marins ennemis, une grande partie de son équipage alerté, fouillait de ses projecteurs l'océan, à la recherche d'hommes encore vivants.

Quel bâtiment ? Le « Tiger » ?

Quels hommes vivants ? Les rescapés du « Nevada » ?...

Mais en même temps Hamm se demandait s'il n'avait pas été victime d'une hallucination. Cette grande lumière n'avait-elle pas seulement brillé en lui, dans son cerveau ? Ne devenait-il pas fou peu à peu ? D'abord il y avait eu cette perte partielle de la mémoire, ces trous dans son passé. Puis cette force qui l'avait poussé à se servir de Talan mort. Encore, ce dédoublement de personnalité lorsqu'il s'était entendu et vu donner des soins au cadavre. Et maintenant cette espèce d'illumination. N'allait-il pas désormais (un désormais qui serait court) être séparé de ses compagnons réels pour vivre avec des phantasmes ?

Cependant — se disait Hamm — il avait vu dans cette grande lumière les mains de Gabriel écarter la couverture, le pardessus et la veste de Desjardins, et cela son esprit n'aurait pu l'inventer. Cependant, toujours, lorsque la clarté avait disparu, il s'était mis à trembler et il tremblait encore. Le retour de l'obscurité aurait-il produit un choc physique s'il se fût agi d'une hallucination ?

Hamm ne savait pas. Il ne pouvait répondre à aucune des questions qu'il se posait. Il souffrait à en crier — si sa gorge eût pu émettre un son — de se trouver en une telle incertitude. Etait-il fou ou sain d'esprit ? Un projecteur avait-il fouillé l'embarcation ou bien était-ce lui, Hamm, qui... qui... ?

Mais si, comme il en avait été un instant certain, un navire, le « Tiger », à la recherche de naufragés, des rescapés du « Nevada », naviguait dans les parages, dissipant l'obscurité autour de lui, il fallait faire quelque chose : s'agiter, hurler, allumer des fumées, sinon il se détournerait. Peut-être avait-il déjà viré de bord sans avoir aperçu la pauvre flamme du fanal étouffée à 10 mètres par l'épaisse obscurité.

Hamm haletait comme s'il se fût efforcé de se dégager d'un bâillon et d'une courroie de cuir serrant étroitement son corps, pénétrant même dans sa chair. Il croyait se débattre, cependant sauf ce tremblement qui agitait ses mains il ne bougeait pas. Et déjà il s'abandonnait, s'avouait vaincu, lorsque ses liens furent tranchés d'un coup.

Il poussa un soupir. Sa large poitrine se dilata. Il se déplaça sur lui-même pour faire face au flot de lumière qui de nouveau s'était abattu sur l'embarcation. Comme l'homme

assoiffé qui goulûment approche les lèvres du trou même d'où l'eau jaillit, il plongea le regard dans la source de cette lumière : un puissant projecteur à un demi-mille à peine.

Quelques minutes plus tôt Hamm n'espérait plus. Il avait pris son parti de ne plus vivre. Ce qu'il attendait, cette nuit-là, ce n'était pas le « Tiger », mais l'aube pour conduire les hommes vers le corps sans âme du commandant et se démettre d'une autorité qu'il ne détenait plus que d'un mort. Quelques secondes plus tôt Hamm avait cru être fou.

Et voici que le « Tiger » arrivait, que le « Tiger » était là. On ne pouvait en douter. Hamm déjà entendait la pulsation des machines poussées à fond.

Il s'affaissa sur lui-même, s'abandonna, car il n'avait plus à lutter, car il n'avait plus à penser, car des marins allaient sauter dans la baleinière, et des mains le saisiraient, le soulèveraient, le hisseraient à bord du croiseur. Il serait dépouillé de ses vêtements glacés, massé, étendu dans une couchette, emporté...

Après être demeuré un instant les yeux fermés et une main sur les yeux, il regarda les hommes devant lui qui s'agitaient. Le premier rayon lumineux avait seulement glissé sur eux, semblait-il, mais celui-ci les pénétrait, allait jusqu'au plus intime d'eux-mêmes. Ils se tordaient comme des serpents percés par un dard. Ce n'était pas la mort qui arrivait, mais la vie. Lentement, tournant le visage vers la lumière — ainsi que le serpent tend la gueule vers celui qui le point — ils le présentaient à Hamm.

Avaient-ils cru tout perdu ? se demandait celui-ci. Il n'en était pas sûr. Eux aussi, prostrés, dans une demi-inconscience, ils attendaient l'aube, non le « Tiger ». Pour eux la vie était de l'autre côté.

Il était extraordinaire de voir la transformation de ces visages. D'abord un masque dur comme moulé en plâtre, un masque rouge sombre avec le trou noir de la bouche et les yeux fixes et fous. Puis une lumière dans ces yeux, venue de l'intérieur, qui leur donnait une expression encore plus folle. Et le masque perdait sa rigidité. Il s'allongeait et la bouche s'entr'ouvrait. Le visage mort redevenait de la chair vivante. Chaque parcelle de chair paraissait se dilater.

Quelle résurrection ! Mais totale ! Aux yeux stupéfaits de Hamm, des lambeaux de peau paraissaient se détacher du front, des joues, du menton de ceux qui avaient été pendant quarante-huit heures ses compagnons. L'ancien visage se dégageait, comme l'insecte de la chrysalide.

Hamm ne savait pas tout. Hamm ignorait que Michel parlant de Talan avait dit : « Où nous conduit-il ? Vers le nord. Comme s'il voulait nous perdre. » Et le « Tiger » se trouvait exactement « au point où Talan » (croyaient-ils) « les avait amenés ».

Lucchesi, Antomarchi, François Léon, les autres gens de la machine, Michel, Creach, Gabriel lui-même regardaient le lourd corps de Talan oscillant au rythme de l'embarcation, avec plus d'étonnement encore que la silhouette du croiseur.

Les yeux sur Desjardins, dont le visage gris et l'œil rougeâtre apparaissaient entre les pans de la couverture et dont les mains serraient et cachaient à demi la sacoche emplie de billets de banque et d'or, Hamm pensait qu'il avait eu une rude chance. Mais, pourquoi, tandis que le « Tiger » stoppé à une encablure de la baleinière affalait déjà une embarcation, se poser encore des questions ? Pourquoi se demander la raison de la présence là du croiseur ? Pourquoi se demander si l'opérateur anglais avait correctement capté la seconde émission du « Nevada »... si un contre-ordre avait été donné aux instructions... si Talan avait ou non...

« C'est moi qui vais avoir tous les ennuis », se dit Hamm et il se mit debout. Mais à peine fut-il sur ses pieds que malgré les efforts de Camille pour le soutenir il roula au fond de la baleinière sans connaissance, comme foudroyé.

CINQ jours plus tard seulement, le capitaine au long cours Philippe Hamm put sortir sur le pont supérieur du « Tiger » qui, sa mission terminée, fonçait à 20 nœuds vers l'Angleterre, pour une courte promenade. Tout de suite il vit, solidement fixée entre deux manches à air et épontillée, la baleinière du « Nevada ». Suivi du lieutenant anglais qui l'accompagnait, il s'en approcha, en fit le tour, s'avança encore, si près cette fois qu'il put poser la main sur la coque.

— Ça ne paraît pas possible, murmura-t-il.

Alors il pensa à Talan.

— Qu'avez-vous fait du commandant mort ? demanda-t-il au marin anglais.

Celui-ci tendit une main vers la mer.

— Qu'auriez-vous voulu qu'on en fît ?

Hamm posa un instant le regard sur la longue houle gris bleu de l'Atlantique du Nord puis se détourna, haussant imperceptiblement les épaules.

— Et les hommes ? interrogea-t-il.

— Ils sont à l'infirmerie en bon état, tous. Voulez-vous les voir ?

— Pas aujourd'hui, répondit Hamm.

FIN

Les illustrations de ce fascicule sont dues à Jean RESCHOFSKY.

(Suite de la page 2 couverture.)

chaque fois que je me sentais prêt à m'identifier à l'un de ceux que je m'appliquais à décrire. Que cela entraînât un ternissement du style et me conduisît parfois à la lisière du roman-feuilleton, j'en pris volontiers mon parti, car cela aussi entrait dans le jeu. C'est une expérience que je ne referai sans doute pas, mais que je suis soulagé d'avoir tentée. »

Mais Marc Bernard est trop modeste envers son œuvre et, si pari il y a eu vraiment, le pari a été gagné haut la main. Et c'est bien sans doute parce qu'il a consenti à ce qu'il appelle « un ternissement du style » que le romancier d'*Anny*, le conteur de *Vert-et-argent* est parvenu à ce dépouillement romanesque qui fait les livres dont l'action s'exerce en profondeur. Derrière la grisaille voulue de *La Cendre* palpite un cœur attaché à ses créatures, même lorsqu'elles n'inspirent que rarement la sympathie. Il serait dommage que Marc Bernard ne refît pas cette expérience ; tout l'y engage au contraire.

EST-IL genre qui paraisse plus faux que le roman épistolaire, « cette sorte de pont entre les œuvres des moralistes du XVII^e^ siècle et le roman moderne proprement dit », comme le définit fort justement Guy Tosi dans sa préface à *La Novice* ? C'est que les conventions auxquelles doit se soumettre l'auteur ne sont nulle part aussi apparentes et aussi impérieuses. Il ne s'agit point ici de créer un monde avec ses décors et ses êtres puis de les faire agir les uns sur les autres, de les mouvoir plus ou moins rapidement, de les amener à se transformer, soit qu'ils se détruisent, soit qu'ils passent d'un état d'équilibre à un autre à la suite d'une crise. Et pourtant c'est bien encore cet objectif que poursuit le roman par lettres, mais en se privant des ressources infinies que peut offrir le récit impersonnel. Lorsqu'un personnage intervient, par exemple, il a déjà agi, il ne peut être question de nous le montrer *agissant*, et par conséquent de nous obliger à nous intégrer à lui, de nous substituer peu à peu à sa personne. Le roman conçu comme un récit vise toujours à prendre le lecteur pour témoin quand ce n'est pas pour complice ; le roman par lettres en fait uniquement un juge. Et, comme un fonctionnaire de la justice qui ouvre un dossier, le lecteur doit ici garder son être intact, chacune des pièces étant le morceau sans signification en soi d'un puzzle qu'il faut reconstituer et qui a *existé* complet et significatif dans l'esprit de l'auteur avant que celui-ci se mette à écrire.

C'est cette forme ambiguë et d'un maniement si délicat qu'a choisie Guido Piovene pour nous exposer le drame qui a mûri dans le cœur aride, dévoré par une ferveur sèche, de *La Novice* (Denoel édit.) Ce livre est probablement l'un des plus remarquables de cet écrivain italien sur qui l'attention du public lettré de chez nous a été attirée peu après la guerre par la publication de *Pitié contre Pitié* et de *La Gazette Noire* (Laffont, édit.). Né à Vicence en 1907, étudiant à Lodi et à Milan, Piovene est venu au roman après des années de journalisme littéraire et il occupe aujourd'hui dans la littérature italienne une place de premier choix à côté des Moravia, des Malaparte, des Silone, des Vittorini.

Une jeune fille, Margherita Passi, qui est sur le point de prendre le voile dans un couvent italien, écrit un jour à son confesseur qu'elle a conçu des doutes sur la sincérité et la profondeur de sa vocation. Saisi de l'affaire, le secrétaire de l'évêque fait une enquête au couvent ; il en ressort, lui semble-t-il, que Rita est *une religieuse-née, mais qui est parfois la victime d'impulsions si vives et si dangereuses qu'elles rendent la prise de voile nécessaire et urgente.* Or voici que Rita insiste et se débat. *J'ai été sincère*, écrit-elle. *J'ai d'abord cru désirer la vie conventuelle ; j'ai ensuite douté et j'ai demandé conseil ; j'ai finalement eu la certitude que je voulais sortir d'ici et j'ai appelé au secours. Et je n'ai reçu en échange que sermons, menaces et insultes...*

Jusqu'à ce moment rien ne semble éclairer cette histoire et nous resterions perplexes nous-mêmes comme l'enquêteur don Paoli Conti, si progressivement un fil ne nous était donné : les raisons avancées par Rita ne sont pas les véritables ; en ne révélant que certains aspects du problème elle en fausse complètement les données, consciemment ou inconsciemment, est victime de sa « mauvaise foi ». Bientôt don Paolo Conti en est de moins en moins dupe ; à mesure que sa correspondance avec la jeune fille prend de l'importance, il la somme d'être sincère. *Votre ton ne me laisse plus de doute*, réplique Rita ; *pour me sauver moi-même et pour ne pas être prise pour une menteuse il va falloir que je vous révèle une partie douloureuse de ma vie et que je me montre vindicative envers une femme de mon sang à qui je préférerais pardonner...*

Aussi sommes-nous amenés au cœur du drame : cette « femme de son sang » que Rita n'ose accuser c'est sa mère. Qu'est-ce donc qui sépare ces deux êtres et les fait se dresser l'un contre l'autre ? De nouveau il va nous falloir tenir compte du facteur « mauvaise foi » de Rita. Il faudra bien des lettres encore de la jeune fille pour que la vérité se débarrasse des innombrables langes sous lesquels on la tenait disimulée et que la mère cesse d'être cette créature entièrement mauvaise et perverse dont « la novice » a dressé hypocritement le portrait. Enfin il semble bien que Rita ait tué un jeune homme qui l'aimait et que le couvent lui soit apparu à un certain moment comme le seul moyen d'échapper à la justice...

Comment cette crise se dénouera-t-elle ? Je laisse aux lecteurs de *La Novice* le soin d'arriver eux-mêmes jusqu'à la conclusion, assez surprenante en soi mais dont la logique intérieure ne dément pas celle des faits qui nous sont révélés un à un dans une étrange lumière indirecte. C'est avec une maîtrise tout à fait remarquable que Guido Piovene a conduit son intrigue jusqu'à son dénouement. Comme l'être complexe et pitoyable de Rita cette maîtrise ne devient que progressivement apparente ; elle n'en est que plus saisissante lorsqu'elle apparaît tout entière.

Les intentions de l'auteur, on le devine, ne se sont pas seulement bornées à nous présenter un curieux cas psychologique : il s'agissait aussi d'en dégager une éthique. C'est ce que Guy Tosi a souligné avec lucidité dans sa préface.

Qu'est-ce donc, écrit-il, *que cette « mauvaise foi » plus ou moins consciente, commune à tous les personnages de* La Novice *? C'est, dit Piovene, l'art de ne pas se connaître, ou, mieux, celui de ne se connaître qu'à demi, à la mesure de nos convenances personnelles. De cette manière de « diplomatie » intime » qui consiste à « savoir » faire le jour ou l'obscurité en son » âme, se souvenir ou, si besoin est, » laisser tomber dans l'oubli », l'auteur au moment où il écrit son premier roman n'est pas encore l'ennemi irréductible qu'il est devenu. » Dans un avant-propos qu'il a supprimé de l'édition française il préconise encore cette « prudente législation des sentiments humains » telle que la pratique le catholicisme, où la sincérité et la lucidité intérieures sont justement tempérées par une sorte de charité volontaire, par une certaine pitié de soi. Or cet hommage à la pitié est*

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

devenu, on le sait, dans un roman et dans des articles ultérieurs le procès de la pitié...

En fin de compte ce roman par lettres dans lequel on entrait avec méfiance apparaît donc comme une œuvre riche, aux résonances profondes encore qu'inaccoutumées. Le nouveau roman italien trouve en elle une de ses plus éclatantes illustrations.

Maurice Betz, qui mourut voici trois ans, a laissé plus le souvenir d'un excellent traducteur que d'un grand romancier. On sait qu'il s'était attaché surtout à répandre l'œuvre de Rainer Maria Rilke et qu'il avait apporté à cette transposition en français d'un des plus grands écrivains de langue allemande un soin infini et une attention de tous les instants. Sa propre œuvre de romancier, encore qu'elle soit loin d'être négligeable, devait un peu souffrir de cet amour exclusif. *On ne trouvait en ces romans,* a dit fort justement Marcel Arland de *l'Incertain* et du *Démon impur, ni une résurrection minutieuse de la vie, ni une puissante intrigue, ni une large diversité de caractères ; on y trouvait, ce qui n'est pas moins rare, une extrême et particulière sensibilité, une sincérité sans fracas et non moins de courage que de retenue...*

Ce jugement si pertinent reste valable en ce qui concerne ce roman posthume de Maurice Betz que l'on publie aujourd'hui : *Souvenirs du bonheur* (Albin Michel, éditeur). C'est en vain que l'on s'efforcerait de découvrir une véritable intrigue dans ces trois carnets qu'un homme écrit à un moment décisif de sa vie. Nous ne connaîtrons ni son nom, ni sa situation sociale ; c'est tout juste si nous saurons qu'il est marié ; les années de guerre pendant lesquelles se situent les événements dont il s'efforce de retrouver le fil sont à peine évoquées, leur décor étant seulement indiqué au passage par un mot, un lambeau de phrase. Il n'y a donc dans ce livre qu'une confession réduite à ses éléments essentiels ; c'est dans les replis les plus secrets de son cœur que le narrateur fictif auquel a recours le romancier ira chercher les rebondissements du drame qui nous est exposé. Comme il le dit lui-même, ce drame tient en peu de mots si on le réduit à ses faits.

« Un homme et une femme, écrit-il, recueillent chez eux un enfant de quatorze ans. Par une disposition particulière de son esprit, dont lui-même n'a pas complètement éclairci les causes, l'homme s'attache de façon assez extraordinaire à ce garçon, qui est un jeune apprenti d'intelligence moyenne. Tout d'abord, il n'éprouve à son égard que la curiosité vaguement amusée que l'on a pour un animal familier, chien, chat ou écureuil, tant lui paraît lointain et étranger aux lois de son univers le plan sur lequel se forment les semblants de pensées, les velléités ou les actions puériles de ce petit inconnu. Mais bientôt cet être commence à le retenir davantage, à subitement captiver son intérêt à cause de ses différences mêmes. Cette curiosité, sans cesse en éveil, jamais complètement satisfaite, pour ce qui se cache sous un front ou derrière des yeux qu'il finit par si bien connaître est déjà assez près de devenir une passion. Mais il y a plus : l'idée lui est venue que dans ce jeune être qu'il forme et sur lequel il exerce une influence de tous les instants il pourrait en quelque sorte accumuler ce dont sa propre vie n'a pu être le théâtre... »

Mais ce grand projet auquel le narrateur s'est voué pendant des années avec une sensibilité frémissante qui fait palpiter le récit de ses carnets, ce projet avorte misérablement. Et *Souvenirs du bonheur* c'est, en fait, le récit d'un échec. L'enfant que l'on a recueilli, que l'on a élevé avec tant de bonté et de sincère amour n'a pas tenu une fois arrivé à l'âge d'homme les promesses que l'on avait cru voir en lui. La cruelle vérité que l'on voulait se dissimuler est finalement apparue ; cet être auquel on voulait s'attacher de toutes ses forces est finalement « une nature veule, ingrate, d'une insensibilité totale, composée avec des accès de brutalité et une faculté d'oubli qui interdit toute emprise durable... »

Il est une vérité plus cruelle encore : on s'aperçoit un jour qu'il ne reste rien de ces élans profonds grâce auxquels on croyait toujours pouvoir reprendre le dessus. Et la grande question que pose le livre et à laquelle il s'efforce de répondre surgit alors : « Comment sait-on que l'on commence à se détacher d'un être ? »

Les carnets du narrateur choisi par Maurice Betz montrent ce lent cheminement dans un homme d'une transformation des plus déchirantes : l'amitié, l'amour, la tendresse se muent un jour en indifférence, et les raisons que l'on interroge ne se révèlent pas toujours pertinentes. *Souvenirs du bonheur* aborde donc, sans paraître jamais le vouloir, un problème crucial de notre vie d'homme. Comme le dit encore Marcel Arland, on ne peut lire ce livre « sans être ému par un drame à la fois si particulier et si humain, par la sensibilité et la pudeur du romancier, par son désir de donner à un tourment la figure la plus harmonieuse... »

D'où vient donc que la moindre page de Charles Vildrac trouve en nous sa résonance et agisse sur notre cœur avec un charme dont il est malaisé de définir la substance ? On a beau l'analyser : on n'y trouve que des sentiments fort simples, exprimés dans une langue sans apprêts, qui a horreur du mot rare ou de la tournure raffinée ; tout au plus nous fait-elle parfois un petit clin d'œil comme pour solliciter notre connivence ou déclencher notre sourire (car elle est souvent pétrie de l'esprit le plus fin). Mais il est un fait qu'elle s'enfonce en nous comme un galet descend lentement dans l'eau claire d'un lac.

Charme, transparence, clarté... ce sont les mêmes mots qu'il faut employer pour parler de son nouveau livre : *D'après l'Echo* (Albin Michel, édit.), les mêmes qui viennent sous la plume, que l'on évoque son théâtre, ses proses, ses poèmes. Il s'agit ici de courts récits, dont le point de départ est presque toujours un souvenir personnel, d'enfance ou de jeunesse. Ce n'est pas l'événement en lui-même qui compte mais bien plutôt le sentiment qu'il est allé appeler dans la nature profonde de l'écrivain, qu'il a ramené à la surface et délivré dans l'expression. Vildrac le dit fort justement dans *Instants* : « *Telle averse nous cingle le visage sans nous distraire de nos pensées, tandis qu'une seule goutte de pluie égarée sur notre main peut nous atteindre jusqu'au cœur...* »

Il y a donc apparemment peu de choses dans ces contes. Un gamin se rebiffe un jour contre un autre qui a pris l'habitude de le brutaliser chaque fois qu'il le rencontre dans la rue ; puis la petite victime apprend que son tortionnaire voulait se venger du destin qui avait accablé sa mère d'une maladie incurable ; et c'est l'aube d'une amitié presque complète. Deux adolescents font une « virée » dans une guinguette dont les serveuses sont loin d'être farouches ; et quoique les « premières armes » se soient bornées à quelques baisers, il leur semble que le grand mythe de l'amour vient de les transfigurer...

Je donnerais beaucoup de livres à prétention pour ce recueil dont le parfum vous reste si longtemps dans la mémoire.

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1949. — Imprimeur nº 80.

Supplément au Nº 204 de *France-Illustration.*
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.